

PB
1079

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010247524

LES PEINTRES DE PORTRAITS EN VALAIS

des origines à la fin du XIX^e siècle

La première manifestation spécialisée, destinée à présenter au public un ensemble de physionomies, paraît bien avoir pris corps en Angleterre.

En effet, sous l'égide du prince Albert de Cobourg, grand amateur d'art, une exposition de miniatures et portraits fut rassemblée en 1865 déjà, à South Kensington, le musée ouvert en 1857, qui allait devenir le Victoria and Albert Museum.¹ Une première exposition de portraits russes à Saint-Petersbourg la suivait de quelque cinq années.²

A Paris, le magnifique ensemble de portraits de femmes et d'enfants, rassemblés à l'Ecole des Beaux-Arts en 1897³, déclencha depuis lors toute une série d'expositions analogues.

L'une des plus remarquables fut celle de Saint-Petersbourg, patronnée en 1905 par le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch et réalisée avec le précieux concours, le goût sûr et le dynamisme de Diaghilev, qui devait donner d'autres preuves de ses talents. Elle eut surtout le mérite de lancer, deux années après, la première publication du genre : « Portraits russes des XVIII^e et XIX^e siècles », chef-d'œuvre de l'imprimerie pour l'époque, comptant cinq volumes actuellement rarissimes.⁴

En Suisse romande, l'importante exposition d'art de Genève en 1896⁵ accrocha à la cimaise quelques portraits, comme à Sion, à l'Exposition cantonale de 1909⁶, le pavillon d'art ancien abritait les visages de Valaisans célèbres.

Mais il faut attendre 1921 pour voir un ensemble chronologique et pictural représentant des personnages de notre pays. C'est à Montbenon, à Lausanne, qu'un groupe de Vaudois et Romands, conservateurs, historiens, artistes et mécènes, réunit 350 portraits. Le Valais y figure avec 16 toiles de qualité rassemblées par le conservateur de Valère, M. Joseph Morand.⁷

En 1924, l'Exposition de l'Art suisse à Paris, du XV^e au XIX^e siècle, et à Lucerne, la belle manifestation « Bildniskunst der Innerschweiz » en 1928, donnent un renouveau à l'art, et surtout à la conservation de nos portraits.

En effet, dans le public, ceux-ci paraissent de plus en plus abandonnés. Après l'Exposition des Arts décoratifs, à Paris, et les salons officiels ou indépendants, le thème favori des artistes est qu'un beau portrait « ne peut » être ressemblant. Quant aux portraits de famille, il est de bon ton de dire, devant ses visiteurs, que « ce ne sont que des croûtes », tout en y attachant par devers soi une importance un peu surfaite.

On commence à les regarder de plus près, et l'on reconnaît que si ces peintures n'ont pas toujours une qualité artistique rare, elles ne sont cependant pas à négliger ; on interdit à ses enfants de les utiliser comme cible dans les greniers, et leur intérêt documentaire les sort de l'ombre !...

La publication de volumes sur nos portraits suisses n'est pas encore très avancée.

Les petits articles séparés abondent dans toutes les revues d'art, d'histoire ou d'archéologie. Mais les ouvrages d'ensemble sont rares. En 1919, M. W. R. Staehelin dirige à Bâle « Basler Porträts aller Jahrhunderte », parus chez Frobenius. A Zurich, le Dr Conrad Escher publie la même année « Zürcher Porträts aller Jahrhunderte ».

Berne a ses champions en M. Henry-B. de Fischer, architecte, et M. Conrad de Mandach, conservateur du Musée des Beaux-Arts, qui publient, en 1920, le premier de trois volumes de luxe sur le « Portrait bernois à travers les siècles ». A Neuchâtel, M. Paul de Pury s'attache à un ouvrage semblable en 1920. Enfin, le plus récent de ces travaux est dû à notre savant confrère du Musée national, à Zurich, le Dr Dietrich. W. H. Schwarz qui fait paraître, en 1953, « Zürcher Bildnisse aus fünf Jahrhunderten ».

Voici le Valais qui, à son tour, apporte ses documents.

✓ Le premier peintre mentionné dans les documents valaisans est jusqu'à ce jour *Stéphanodus de Sarqueno*, ou Salquenien, cité le 22 mai 1347 dans les « Documents relatifs au Valais », de Gremaud.⁸

Nous ne connaissons pas ses œuvres, toutefois ce « pictor », dont les actes ne disent pas s'il est enlumineur ou fresquiste, est appelé comme témoin dans la demeure des Albi, sires de Granges, avec le donzel d'Ollon et Mermet de Gruyères.

¹ Aimable communication de M. Trenchard Cox, Directeur du Victoria and Albert Museum, Londres.

² Serge de Diaghilev, sa vie, son œuvre, par Serge Lifar, p. 132. Editions du Rocher. Monaco, 1954.

³ Le Portrait bernois, par H. B. de Fischer. Introduction par Conrad de Mandach, p. I. Editions Frobenius. Bâle, 1920-1932. 3 volumes grand in-4^o.

⁴ Portraits russes des XVIII^e et XIX^e siècles. 5 volumes in-fol. par le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, St-Petersbourg, 1907-1909.

⁵ Exposition Nationale Suisse, Genève, 1896. Catalogue du groupe 25 : Art Ancien. Genève, Imprimerie W. Kündig et Fils, 1896.

⁶ Exposition Cantonale, Sion, 1909. Catalogue du Groupe XII : Beaux-Arts. Sion. Imprimerie Kleindienst et Schmid, 1909.

⁷ Exposition de Portraits anciens de la Suisse romande. Mon Repos, Lausanne, du 17 septembre au 16 octobre 1921. Lausanne, Imprimeries Réunies S. A.

⁸ Documents relatifs à l'histoire du Vallais, par l'abbé J. Gremaud, dans Mémoires et Documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, 1875-1898. 8 volumes, tome IV, p. 461, N^o 1913.



58/967



Georges-Christophe Mannhaft, par lui-même, 1701.
Château Stockalper, Brigue.

Il y a donc tout lieu de croire que c'est un artiste cultivé, ou un artisan capable, plutôt qu'un simple chaulleur de murs. D'autre part, la présence de ce peintre à Salquenen pourrait nous paraître insolite, mais le voisinage de la commanderie de Malte, connue à Salquenen dès le XIII^e siècle, n'y est peut-être pas étranger.

Mais l'artiste le plus anciennement connu en Valais, et dont il reste des œuvres, est *Pierre Maquember*. Issu d'une branche illégitime des sires de Maggenberg, ministériaux des Zähringen puis des Habsbourg, dans la Singine, ce Pierre Maggenberg est reçu bourgeois de Fribourg en 1409. En 1436 et 1437, il travaille pour le chapitre de Sion et peint la fresque du jubé de Valère, représentant une Annonciation. Le motif central avec la Vierge et l'ange est accompagné de deux panneaux latéraux où sont agenouillés les donateurs, les doyens de l'église de Valère et de la cathédrale de Sion se faisant face : Guillaume de Rarogne et Anselme de Faussonay. Nous trouvons ici les plus anciens portraits connus en Valais.⁹

L'abbé Gremaud, qui a publié le monumental ouvrage sur les « Documents relatifs à l'histoire du Vallais », avait découvert dans les archives du Chapitre le règlement de compte de cette fresque : « Item 12 florenos pro pictura ecclesie Valerie magistro Petro Maquember »¹⁰, et Rodolphe Riggenschach a, dans des études très poussées, identifié le maître et son œuvre.¹¹

L'art de Maquember s'apparente à celui de la région bourguignonne, et le peintre est très certainement aussi

l'auteur des beaux volets de l'orgue de Valère, restaurés en 1954, et de la grande fresque de Guillaume de Rarogne représentant le martyre de saint Sébastien. La confrontation des détails : les physionomies de saint Jean et de saint Sébastien, par exemple, les prélats en aumusse, les banderolles tenues par les anges, les vases de lys, suffit pour s'en convaincre.

Maquember « travaille à Lausanne où il décore, en 1445, le portail des apôtres de la cathédrale. En 1452, on le retrouve à Montagny, où il façonne les girouettes aux armes des ducs de Savoie ; l'année suivante, il fait ce même travail sur les tours de Fribourg, et repeint les armoiries des portes urbaines. Il meurt vers 1466 ».¹²

L'on doit alors admettre que Maquember serait venu deux fois dans la ville épiscopale, entre les années 1436 et 1456. De nombreux travaux, l'accueil des Rarogne, qui donnent une très grande impulsion à toutes les branches de l'art gothique finissant en Valais, justifient d'ailleurs cette opinion.

Un autre peintre a travaillé, vers 1455, à la fresque de l'abside de Valère, donnée par Rodolphe Asperlin et son épouse Françoise de Rarogne (p. 51). Cette classique figure de donateurs agenouillés, et présentés par les grands patrons du Valais, saint Théodule et sainte Catherine, est encore, quoique retouchée en 1898, dans un état de conservation assez bon. La Vierge dans sa mandorle est un peu effacée, mais les armes d'Asperlin représentent un bel exemple de l'héraldique du XV^e siècle.

Elles nous servent d'ailleurs à attribuer au même auteur la fresque de la Caminata de Valère, où la Vierge est entourée de saint Théodule et de saint Georges et, très probablement aussi, la grande décoration des Neuf Preux ornant la salle des Kalendes.

En effet, la facture des panaches des casques de saint Georges, dans la fresque de la Caminata, et du cimier d'Asperlin, est semblable. D'autre part, le dessin des armures habillant les saints ou héros de ces trois fresques est certainement de la même main. Il se peut que l'auteur appartienne à l'atelier de *Conrad Witz*. Le professeur Gantner fait un rapprochement intéressant entre l'image de la Vierge de la Caminata et un dessin de cet atelier.¹³

En 1480, on trouve citée à Sion, avec ses enfants, « Ysabella, veuve de Johannes Bellini, pictor ».¹⁴

En 1519, Georges Supersaxo commande un beau triptyque pour l'autel de sa chapelle funéraire dédiée à sainte Anne, dans l'église de Glis, près de Brigue. Les volets extérieurs représentent le donateur agenouillé, devant ses deux fils, les bras levés vers la Vierge, en face de lui, sa femme prie le rosaire devant trois de ses grandes filles et huit autres représentées à une échelle plus petite. Le couple est entouré de ses 24 enfants. Dans le fond du volet, à droite, Valère se détache sur un beau coloris, avec un horizon d'eau (serait-ce le Rhône non endigué ?). Sur le

⁹ Vallesia, Bulletin annuel de la Bibliothèque et des Archives cantonales du Valais, et des Musées de Valère et de la Majorie, tome II, 1947. La fresque du jubé de Valère, par Wolff, p. 63.

¹⁰ Gremaud, tome V, p. LIV.

¹¹ Rudolf Riggenschach, Die Kunstwerke des 15. und beginnenden 16. Jahrhunderts im Wallis, B.W.G. 1925, et Die älteste Orgel

der Welt, dans Basler Nachrichten, Sonntagsblatt, Nr. 49, 5.12.1954.

¹² Schweizerisches Künstler Lexikon, articles Maquember, tome II, p. 322, et Maggenberg, tome IV, p. 292.

¹³ Conrad Witz, par Joseph Gantner, Verlag Anton Schroll & Co., Wien, 1943, p. 41.

¹⁴ Archives cantonales, Sion. A. Oswald de Riedmatten, n° 90.

volet de gauche, la tour des Supersaxo à Naters, coiffée d'un appareillage de bois, se profile devant des coteaux vallonnés et des monts verdoyants. Toute cette peinture est d'un très grand intérêt et mérite d'être un jour nettoyée avec une extrême prudence, beaucoup de science et de probité. On se rend compte que les nombreux tableaux à l'huile, représentant Supersaxo avec sa houppelande d'hermine et le turban coiffant son visage levé vers le ciel, ne sont que des copies de ce volet.

Aux genoux du donateur, deux œillets sur le carrelage nous indiquent une possibilité d'attribution. Ce tableau a été très certainement peint par un artiste de l'atelier des maîtres à l'œillet de l'Oberland. Dans son excellent ouvrage sur cette école¹⁵, le Père Moullet a fort bien situé ces différents foyers de la peinture suisse des XV^e et XVI^e siècles, mais il n'a pas connu le triptyque de Glis. Au sujet de l'auteur de ce dernier, nous croyons pouvoir avancer un nom : le peintre *Hans Runtscher*, qui est cité comme témoin dans un acte à Sion le 24 février 1528.¹⁶ On le retrouve encore mentionné dans le testament de Georges Supersaxo, le 15 juin 1528 : « Johannes Runtscher, pictore, cive Sedunense ».¹⁷ Pour être un fidèle du grand tribun, jusque dans ses dernières dispositions nombreuses et importantes, ne faut-il pas voir en Runtscher un familier de sa maison, l'artiste qui a beaucoup travaillé pour le grand mécène, et exécuté ses principales commandes ?

De son séjour d'études à Fribourg-en-Brisgau, où il obtient son diplôme de philosophie en 1628¹⁸, Gaspard Stockalper ramène probablement son goût pour les orfèvreries d'Augsbourg, et pour l'art germanique en particulier. Ses conseillers, ses collaborateurs immédiats sont deux Allemands : le Dr Mannhaft et le Père jésuite Wolfgang Waizembeck. Georges Mannhaft, d'Augsbourg, est appelé par Stockalper qui en fait son médecin privé et lui donne en 1642 une maison à Brigue. Sur l'influence du grand baron il est bientôt reçu bourgeois de la cité et patriote valaisan.¹⁹ Son fils *Georges-Christophe Mannhaft* naît à Brigue en 1647.²⁰ L'abbé Arnold²¹ le cite le 6 juillet 1671 comme secrétaire de Stockalper, et comme peintre dans ses moments de loisir. En effet, on ne peut dire plus, en contemplant l'autoportrait de Mannhaft peint en 1701, et surtout le grand tableau équestre du seigneur de Brigue (p. 93). A l'âge de 30 ans, Mannhaft épouse Marie-Barbara Stockalper, dernière fille de son mécène. On prétend que ce fut grâce aux intrigues du Père Waizembeck, heureux de procurer à un compatriote un placement avantageux.²² Mannhaft remplira toute une série de charges politiques : major de Ganter en 1684, grand-châtelain de Brigue en 1686, banneret de 1705 à 1722, date de sa mort. On comprend alors pourquoi son œuvre se réduit à deux ou trois tableaux !

Il est intéressant de remarquer que, dans ce pays du Valais si fermé, deux familles ont donné pendant plus de trois siècles toute une pléiade d'artistes, et cela à chaque génération. Ce sont les Ritz et les Koller. Les premiers sont essentiellement autochtones ; les seconds appartiennent à une famille originaire du sud de l'Allemagne, reçue à l'indigénat valaisan à la fin du XVII^e siècle.

Originaire des villages de Selkingen et de Niederwald, dans la vallée de Conches, la famille des Ritz a produit de nombreux sculpteurs, doreurs et peintres, et s'épanouit aussi à la fin du XIX^e siècle dans le monde savant. Une seconde branche de Niederwald a pour aboutissant un autre artiste dans son genre : le synonyme mondial de confort et de luxe dans l'hôtellerie, César Ritz.

Avec les Sigristen, famille de sculpteurs, et les *Pfefferlé*, décorateurs venus du Tyrol, les Ritz participent à l'éclosion de l'âge d'or du baroque dans tout le Valais. C'est à ce sujet que nous avons estimé intéressant de publier la descendance et la parentèle artistique, continue depuis trois siècles, de chacune de ces deux familles.

Les Koller appartiennent à une famille originaire d'Augsbourg. *Mathieu Koller*, fils de Georges et de Madeleine Herzin, est probablement amené en Valais par le grand Stockalper au service duquel il entre le 4 avril 1651.²³ Nous ne connaissons rien de certain qui porte sa trace. Est-ce lui qui exécuté les décorations de boiseries en camaïeu bleu, qui subsistent encore dans certaines salles du palais de Brigue ?

Peu à peu, Mathieu Koller voit son crédit diminuer sous les influences et les intrigues des Mannhaft, qui de concert avec le Père Waizembeck, savent flatter le maître tout-puissant. En 1670, Koller quitte Stockalper, et s'ins-



Jacques-Arnold Koller, par lui-même, vers 1785.
A M. Victor de Werra, Sion

¹⁵ P. Maurice Moullet, *Les Maîtres à l'œillet*, Bâle, 1943.

¹⁶ Archives cantonales. A. V. Supersaxo 390.

¹⁷ Die Walliser Landrats-Abschiede, seit dem Jahre 1500. Dionys Imesch. II. Band, Testament des Jörg uf der Flüe, Seduni, 15 Junii 1528, p. 293.

¹⁸ Bertrand. Annales valaisannes, 1930, n° 3, p. 4, note 11.

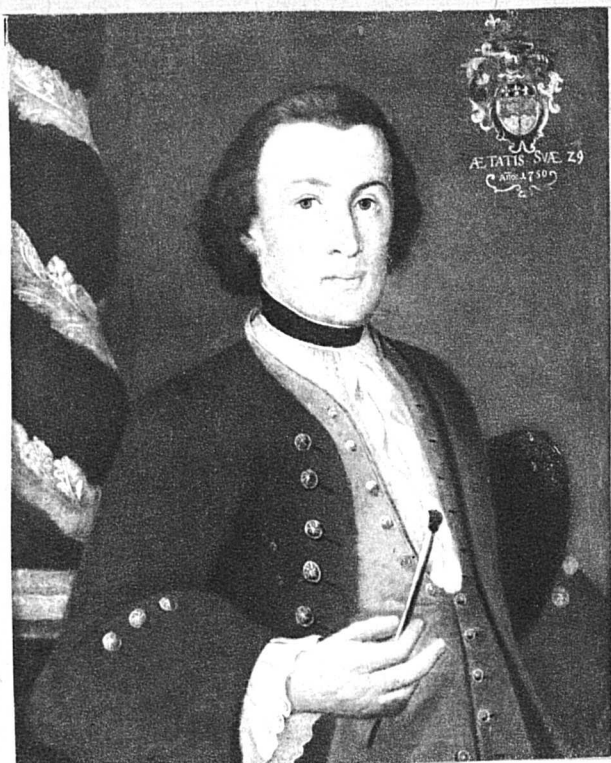
¹⁹ Imesch. S. K. L., tome IV, p. 293.

²⁰ D'après l'état de son portrait, au château Stockalper, Brigue.

²¹ Peter Arnold, Kaspar Stockalper vom Thurm, I. Band, p. 65.

²² Bertrand. passim, p. 5.

²³ Cité par Imesch, dans S. K. L., tome IV, p. 266.



Jean-François Ritz, 1750.
Musée de la Majorie, Sion.

talle à Sion, où il est compté parmi les habitants perpétuels. Son fils, Alexandre-Joseph, y est reçu patriote valaisan en 1706. Il possède un atelier, qui semble bien fréquenté. Le recteur de Riedmatten, dans une chronique commentée par l'abbé Hans-Anton de Roten signale en 1709²⁴ : « Mon neveu Hans-Peter Kuochen, qui voulait apprendre l'art de la peinture auprès d'Alexandre Koller à Sion, a conclu en avril un contrat que ce maître n'a cependant pas tenu. Ainsi Hans-Peter a été forcé de quitter Sion le 29 juin. Dans la suite, il a pu encore apprendre la peinture chez Jean Holzer à Ernen ». Ainsi les Koller travaillent en atelier, avec des aides que l'on retrouve au hasard des actes officiels et des chroniques. Sont-ils essentiellement portraitistes ? Nous ne le pensons pas. Comme tous les artistes de l'époque, ils exécutent diverses commandes : tableaux religieux, portraits, décorations de maisons, panneaux et dessus de portes, armoiries et même panonceaux mortuaires, comme en témoigne la facture d'un autre artiste, *Mathieu Kessler*.²⁵ Les Koller laissent de nombreuses œuvres, mais elles sont très rarement signées.

Le fils et le petit-fils d'Alexandre Koller, Jean-Etienne et Etienne-Jacques, ne sont connus que par les registres de paroisse de Sion, où ils sont cités en 1723²⁶. Le fils d'Etienne-Jacques et de Marie-Catherine Ruby, *Jacques-Arnold Koller* (voir généalogie p. 34) naît à Sion le 27 septembre 1757. Il suit probablement les traces paternelles et travaille avec celui qui sera son futur beau-père : Rabiato. Il existe un bon portrait de Koller jeune (p. 5).

On y décèle l'homme intelligent, au regard vif, l'artiste

amène, au contact enrichissant, et ouvert au domaine de l'esprit. Le Dr Schiner le cite : « M. Koller, peintre toujours joyeux, toujours plein d'idées heureuses, et d'une société charmante, était habile peintre, et s'il avait toujours su aussi bien réussir dans le choix des couleurs que dans l'expression des traits, il aurait eu sa place au rang des bons peintres. Par contre son élève, mon ami, car j'aime particulièrement les gens à génie (*sic!*) M. Charles Bonfantin, et M. Hecht, cherchent à enrichir la peinture par les coups hardis de leurs pinceaux, qui, avec beaucoup d'intelligence et de finesse, distribuent agréablement les ombres et les jours²⁷. » Il existe pourtant de Koller, deux œuvres de jeunesse d'un coloris très frais : des dessus de porte représentant les quatre saisons. Nous reproduisons ici l'automne, avec un chasseur (p. 321). Cette toile, qui peut dater de vers 1780, est signée par l'artiste. Par contre, ce dernier, qui a certainement été l'auteur de nombreux portraits, en signe fort peu. Il laisse toutefois son nom au bas du grand tableau de l'Assomption qui ornaît le maître autel de la cathédrale de Sion. Jacques-Arnold Koller, qui participe à la vie de la cité, est lieutenant dans les milices valaisannes et conseiller municipal de Sion. Il meurt hélas ! prématurément le 24 février 1807, à l'âge de cinquante ans. Les registres de la paroisse le qualifient de « peritus dominus ».²⁸

Le nom des Koller, peintres valaisans, s'éteint avec ses deux filles : Patience, épouse en 1815 de Jean-Nicolas de Riedmatten, et Joséphine, épouse en 1823 d'Alphonse Asselin de Crèvecœur. Mais leur descendance par le *f*, femmes continue. Le docteur Adolphe Sierro a fait une excellente étude sur la continuité et l'hérédité artistique de cette famille, continuité qui se perpétue depuis trois siècles, et trouve encore à l'heure actuelle un épanouissement.

Dans « Une famille valaisanne de peintres »²⁹ le Dr Sierro a étudié la question du point de vue médical. « Heureusement que ce ne sont pas seulement les tares et les maladies qui sont transmises, mais des qualités et des aptitudes spéciales enrichissent notre patrimoine génétique. Il est cependant plus difficile d'en préciser le caractère héréditaire... L'étude de l'arbre généalogique d'une famille sédunoise, où se trouvent depuis 300 ans de nombreux peintres, nous permet de penser que ces aptitudes sont transmises par hérédité. Ce caractère n'est pas un caractère dominant ; l'hérédité n'est pas directe et continue. Il n'est pas lié au chromosome sexuel : il paraît indépendant du daltonisme. Il ne s'agit pas d'une hérédité gynéphore, car dans la famille étudiée, ce caractère est transmis aussi souvent par le père que par la mère. »

Où habitent-ils ? En 1795, Marie-Catherine Koller née Ruby est citée à Sion, dans une maison en face de la porte de Savièse³⁰, dans la demeure qui semble bien être celle construite en 1538 par l'évêque Jordan. En 1807, elle habite toujours le même bâtiment, et le donne en gage à Eugène-Libérat de Courten.³¹ La dette sera libérée en

²⁴ Almanach du Haut-Valais, W.J.B. 1952.

²⁵ A. V. Supersaxo, carton 23, Comptes divers, sans date.

²⁶ Registres de naissance de la paroisse de Sion.

²⁷ Hildebrand Schiner, Description du Département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais. A Sion, chez Antoine Advocat, 1812, p. 30.

²⁸ Registres de décès de la paroisse de Sion.

²⁹ Revue Médicale de la Suisse romande, 25 juin 1953.

³⁰ A. V. 108/23.

³¹ A. V. 108/8.

1815, par Joseph Calpini, mari de sa petite-fille, Louise Parcet. Cette demeure serait donc celle habitée plus tard par les Ritz. Laurent-Justin Ritz, arrivant de Brigue après 1829, la reprend des Koller en se fixant à Sion. Il y peint d'ailleurs sa seconde épouse, Marguerite de Torrenté, devant une fenêtre du couchant, ouverte sur la tour des Sorciers. Ce paysage est intéressant car il nous montre encore l'aspect intérieur des remparts, avant leur démolition de 1840 à 1855 (p. 10). L'atelier de Raphaël Ritz se trouvait de l'autre côté de la rue de Savièse, à l'angle levant-nord ; il a subsisté jusqu'en 1926. Tout en le conservant, Raphaël Ritz quittera la maison Jordan, appelée plus tard Ritz, pour aller habiter avec sa famille, dans la demeure de M. Flavien de Torrenté, construite en 1856, au départ de l'avenue de Saint-François et de la route de Gravelone.

L'historien Jules-B. Bertrand, qui a écrit une excellente « Notice sur quelques intellectuels valaisans », n'a pas oublié le peintre Cortey.

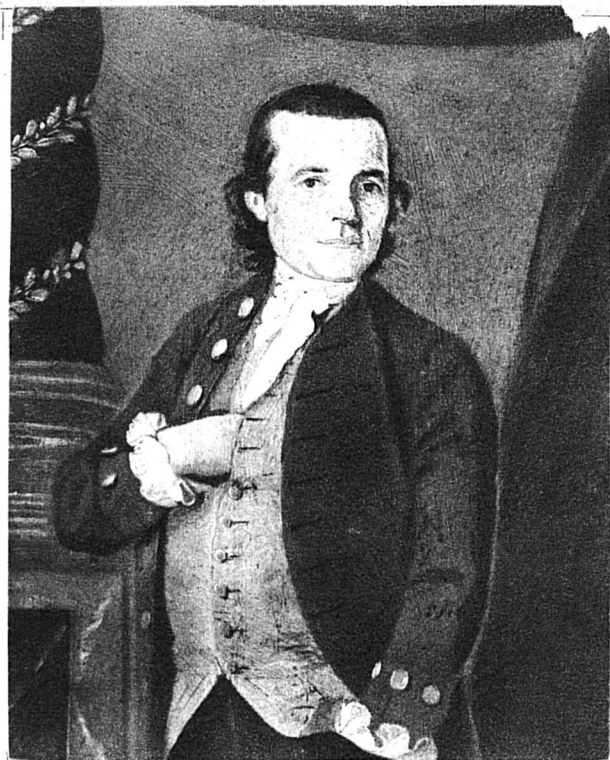
« Ce dernier, dit-il, concrétise le cas si fréquent chez nous de talents authentiques, qui, faute de direction, d'exemples, de ressources, ou d'initiative personnelle, sont fatalement condamnés ou se condamnent eux-mêmes à l'étiollement ». L'écrivain a été ici un peu loin, car Félix Cortey est certainement un peintre épanoui, qui, après avoir voyagé, trouve en Valais une nombreuse clientèle et laisse derrière lui une œuvre qui peut s'inscrire dans l'art de notre pays.

François-Félix Cortey naît au Châble, le plus important village de la vallée de Bagnes, le 13 avril 1760. « Orphelin de bonne heure, il fut envoyé gagner son pain dans les montagnes de la vallée, en qualité de berger de moutons. De juin à octobre, la saison est longue et à Vacheret ou à Serey les distractions sont rares. Le petit fayerou égayait sa solitude à poinçonner sur du bois, avec un canif, ou à graver sur des plaques schisteuses, au moyen d'un cristal de quartz, ce que lui suggérait son imagination excitée par les merveilleuses légendes qui se racontaient aux veillées d'hiver.

» L'adolescent devint homme ; comme rien ne le retenait au pays il s'engagea dans l'un des régiments suisses au service du roi d'Espagne. Il est permis de supposer qu'à l'instar de la plupart de ses compatriotes qui émigrent, le conscrit eut tôt fait de déposer sa lourdeur native. La visite des musées et des palais de Madrid, la fréquentation des églises, la vue des chefs-d'œuvre de Murillo, de Velasquez réveillèrent le goût des couleurs qui sommeillait en lui³² ».

Il prend des cours dans un atelier de Barcelone. Le seul tableau que l'on connaisse de cette première époque du peintre valaisan en Espagne, est un portrait militaire. Il représente le grenadier Besse, en pied, dans son habit rouge à parements bleus, du régiment de Courten, gilet blanc, culotte de peau blanche, guêtré de noir, la main droite sur la hanche, et la gauche tenant le sommet de son fusil surmonté de sa baïonnette. Le visage est naïvement traité, paré de belles moustaches en croc, noires, sous les cheveux encore poudrés, coiffé d'un shako de poil orné d'un pompon blanc. Le soldat est peint devant un bastion militaire qui donne sur la mer (Barcelone ?). Dans la cour de la caserne, le colonel à cheval passe en revue son régiment. Une certaine raideur générale, la facture, les couleurs, tout concorde pour faire un excellent tableau « naïf ». Sous les armes Besse, le peintre a paté son œuvre en haut à gauche, 1790, et il l'a signée en bas à droite : « Félix Cortey, pinx. »³³ Il y a tout lieu de croire que la Révolution le fait rentrer dans sa vallée natale où il épouse, le 7 mai 1798, Julienne Besse (est-ce la sœur de son premier modèle ?) laquelle lui donne un fils et deux filles. Ces derniers « témoignèrent pour l'art paternel de réelles dispositions, malheureusement tôt étouffées par l'ambiance et les soucis matériels ».³⁴

De cette première œuvre, que le peintre soldat a été fier de signer, au portrait du bourgmestre Alphonse-François de Torrenté, peint à Sion en 1801 (p. 204), il y a un immense chemin parcouru. Cortey a quarante-deux ans, il est en pleine possession de ses moyens, se montre excellent psychologue, en même temps que bon portraitiste. Deux ans après, la charmante toile de Mansuette de Riedmatten, peinte à l'âge de 15 ans devant son clavecin, est aussi une réussite du maître de Bagnes (p. 208). En 1807, Cortey exécute à Brigue quatorze portraits pour le bailli Gaspard-Eugène de Stockalper, celui de son hôte, ceux de ses enfants et de ses beaux-enfants.³⁵ Le peintre y donne la mesure



Le doreur Charles-Antoine Parcet, par J. A. Koller, vers 1785.
Au Dr Adolphe Sierro, Sion.

³² Grandes Annales Valaisannes, décembre 1918, p. 101. Jules B. Bertrand, Notices sur quelques intellectuels valaisans, IV. Félix Corthey.

³³ Portrait au musée de Valère. Legs lt-colonel Pelet. Inv. n° 2438.

³⁴ Bertrand, p. 103.

³⁵ Huit de ces tableaux sont au château Stockalper, deux appartiennent à Mme Joseph de Chastonay, à Sierre, deux autres à Mme Cathrein-von Willa, à Brigue, deux sont chez Monsieur Léon de Willa, à Bâle.

de son talent et plusieurs de ses toiles prennent une force caractéristique, jointe, il est vrai, à une mise en place encore naïve. Dans quelques portraits, spécialement ceux des jeunes femmes, il traite les détails du costume avec sa science d'observation et en tire un ensemble harmonieux. Notre artiste se souvient des chefs-d'œuvre espagnols et en retrouve parfois l'accent. Le portrait de Gaspard-Emmanuel de Stockalper (n. 224) en est le vivant témoignage. Entre les années 1802 et 1810, Cortey nous donne le meilleur de lui-même. Dans le portrait du second bailli de Stockalper (p. 218), qui date de 1807, le maître de Bagnes a bien saisi le caractère intelligent, large et bon de son modèle. Il le peindra encore une fois, un an plus tard, en costume d'apparat, à mi-corps, ayant comme fond le château des « Trois Rois » ; mais cette dernière toile n'est pas, à notre avis, la meilleure des deux effigies du célèbre bailli de l'Empire.

En septembre 1809, le peintre est l'hôte des Courten, à Sierre. Eugène de Courten écrit à son frère Pancrace qui séjourne dans sa campagne de Solère en Piémont ³⁶ : « Je finis en te disant que le bon M. Cortez est sorti il y a quatre jours de chez moi après y avoir passé quinze jours pour achever les portraits. Il a beaucoup changé la valeur de tous les portraits, mais sans contredit, et au jugement de cent pour un, c'est toujours ma chère mère qui l'emporte. Il y a des peintres qui ont même dit qu'il étoit digne d'être mis dans une académie. Après celui de ma chère mère, c'est celui de notre frère Louis, il est parfait. Je l'ai fait mettre en noir et cela sied à merveille. Après Louis c'est toi, tu es réellement parlant, il a un peu changé ton air souffrant, mais pas entièrement. ³⁷ Quant à nos dames elles sont bien, mais on ne peut dire qu'elles soient aussi parlantes que les trois premiers. Le mien est assez bien aussi. J'ai pu décider Adrien et M^{me} son épouse ³⁸ qui ne veut pas se laisser peindre... Cependant que son mari est peint, elle trouve que c'est admirable... En effet, c'est le mieux de tous les hommes. Le peintre Hecht, celui qui a fait le tableau de saint Joseph, est dans ce moment chez moi ; il copie le tableau de la Charité pour lui-même. J'ai eu pendant huit jours les deux peintres chez moi, à ma table... »

Ainsi, l'artiste revenu d'Espagne, travaille dans tout le Valais. A côté de nombreux tableaux religieux, les stations du chemin de croix dans l'église du Châble, entre 1810 et 1815, il s'essaye au paysage et à la décoration. Mais on sent que sa joie de peindre est dans le portrait. « Il prenait le pinceau par intermittence, au hasard des loisirs que lui laissaient les travaux agricoles, et selon sa pittoresque expression, « quand ses frênes étaient effeuillés ». Il termina ses jours bien modestement, mais avec la satisfaction d'avoir été jusqu'au bout fidèle à sa noble passion, et d'avoir joui parmi ses compatriotes de la réputation d'artiste. On lit en effet dans l'obituaire paroissial « Die trigesima augusti (30 août 1835) obiit, et prima septembris sepultus est Franciscus Felix Cortay pictor » ³⁹.

Laurent Ritz, un des meilleurs portraitistes au Valais du XIX^e siècle, naît à Niederwald en 1796. Tout jeune, il témoigne un goût marquant pour la peinture. Selon Thieme-Becker ⁴⁰, il étudie en 1820 à Munich, puis à Vienne. C'est un des premiers peintres de la vallée qui sort dans le but de perfectionner son art, voir d'autres horizons et enrichir son esprit. La toile de la famille Perrig-Escher, qu'il exécute à Brigue, peu de temps après son retour, est encore imprégnée de l'époque Biedermeyer (p. 27). Ritz a représenté ce jeune ménage, dans un paysage d'eau, verdure, urne et saule pleureur avec un castel environné d'eau, dans un paysage imaginaire. C'est un des rares portraits en pied exécuté par l'artiste.

En 1827, Ritz peint le tableau de Saint-Gothard, pour l'église du village du Simplon ; ce sera le départ de plusieurs toiles pour les églises de tout le Valais. En 1829, Ritz s'installe à Sion, car il vient d'être nommé professeur de dessin au Collège des Jésuites. Dès lors, il poursuivra une carrière féconde, puisqu'il signe plus de cinq cents portraits.

Sur le beau portrait du peintre par lui-même, (p. 9) on découvre l'homme sensible et fin, à la passion concentrée, volontiers mystique, orienté essentiellement vers son art. Laurent Ritz écrit son journal, dans un gros volume in-quarto de 253 pages, où il relate de sa fine écriture allemande une chronique fidèle des événements, souvenirs familiaux qui vont de 1796, date de sa naissance, jusqu'en 1853. Ce journal mériterait d'être un jour publié. ⁴¹

On trouve parfois dans l'art de Laurent Ritz des disproportions entre la tête et les mains, ce qui donne l'impression qu'il peint des nains. Lorsqu'il surmonte ce défaut, ses toiles sont souvent très belles, d'une facture qui ne manque pas de charme, et où il serre la nature d'assez près. La pâte est riche et la composition bien équilibrée. Le portrait de Nicolas de Roten (p. 297), en officier des milices valaisannes, nous montre ce que le peintre peut donner.

Dans ses bustes et médaillons, Ritz met beaucoup de vie, saisit parfaitement le type de ses modèles, et, chose assez rare, peint aussi bien les hommes que les femmes. Son métier s'affermir jusqu'en 1855. Après, l'artiste semble parfois las, sa vue baisse, et sa pâte est maigre. Dans l'ensemble de sa très grande production, Laurent Ritz nous laisse le témoignage d'un art où il a souvent excellé.

Fils du peintre Laurent Ritz et de Joséphine Keyser, de Stans, neveu d'Henri Keyser, peintre religieux de l'Unterwald, *Raphaël Ritz* est le point de rencontre d'une hérédité artistique. Marie-Joseph-François-Antoine Raphaël Ritz naît à Brigue le 17 janvier 1829. Il débute comme élève de son père et de son oncle, et subit aussi l'influence de Paul von Deschwanden. En 1853, il s'inscrit à l'Académie de Dusseldorf, où il suit pendant sept années les cours de Schadow, de F. Th. Hildebrandt et de R. Jordan. ⁴²

³⁶ Correspondance des frères Eugène et Pancrace de Courten, Sierre-Solère, 1809-1812. Dactylogramme par Eugène de Courten, Sion, 1953, p. 15.

³⁷ Doit-on penser que Cortey copie des tableaux, puis que l'un des modèles cités est absent ?

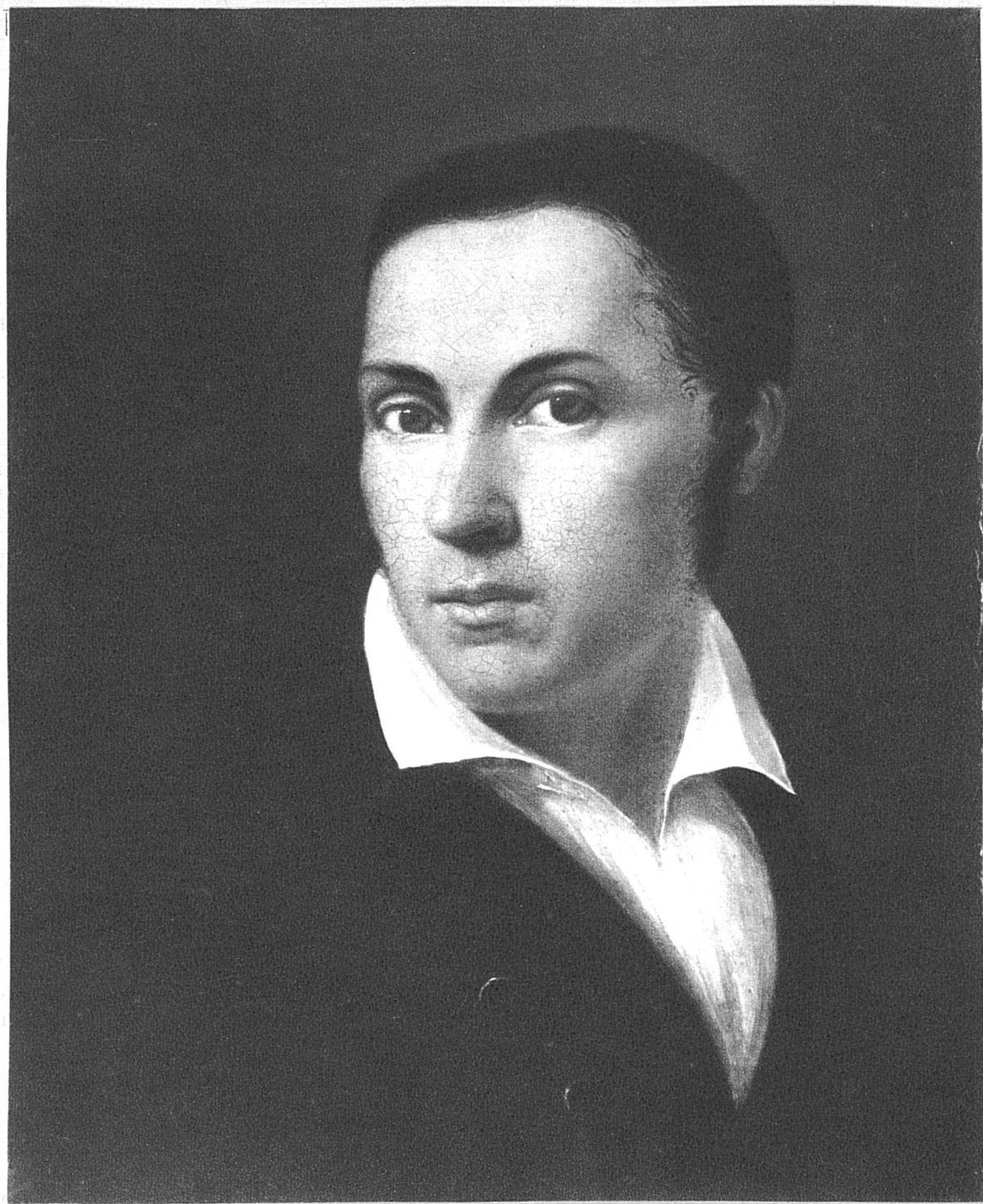
³⁸ Adrien de Courten, de la Cour (1771-1835), époux de Marie-Catherine-Elisabeth de Courten.

³⁹ Bertrand, p. 105, où il signale un portrait du peintre que nous n'avons malheureusement pas retrouvé.

⁴⁰ Thieme-Becker, *Künstler Lexikon*, ouvrage général, Leipzig, 1907-1950, tome XXVIII, p. 392.

⁴¹ Appartient à la famille de M. Hermann Ritz, à Zurich. Nous n'avons pu malheureusement le consulter qu'en cours d'impression de cet ouvrage.

⁴² Thieme-Becker, et S. K. L., tome II, p. 641, et Leo-Luzian v. Roten: *Das Leben des Malers Raphael Ritz*, in *Neujahrsblatt der Künstlergesellschaft Zürich*, 1896 ; et Jules-B. Bertrand. « Un centenaire » Raphaël Ritz, dans *Annales Valaisannes*, juin 1929, n° 2.



Laurent Ritz, par lui-même, vers 1825.
Portrait à la famille de M. Hermann Ritz, Zurich.



Marguerite Ritz, née de Torrenté, vers 1845, par L. Ritz.
Musée de la Majorie, Sion.

mières œuvres à l'Abbaye de Saint-Maurice, époque où il peint également avec beaucoup d'atmosphère une vue du couvent.⁴⁵ En 1833, Chapelet travaille à Sion où il est probablement le disciple de Laurent Ritz, qui a huit ans de plus que lui. C'est de cette époque que date le beau portrait de Jacques Calpini, représenté avec un greffoir et un arbre à la main, devant sa campagne des Moulins (p. 279). Le peintre exécute dès lors une série de toiles où il se révèle un psychologue de talent, comme par exemple, dans le portrait du baron de Cocatrix (p. 313). Mais sa production est loin d'atteindre celle de Laurent Ritz. Nous donnons de cet artiste un bel autoportrait nous le montrant palette en main, qui n'est ni signé, ni daté, mais que nous pouvons situer vers le milieu du XIX^e siècle (p. 17).⁴⁶

Pour inaugurer le chapitre des artistes étrangers ayant peint des Valaisans, nous sommes honorés d'une énigme historique. Mathieu Schiner, « le cardinal de Sion », est non seulement le plus grand homme politique de la vallée du Rhône, mais aussi de la Suisse du XVI^e siècle. Ami des empereurs, soldat des papes et confident des rois, il aurait trouvé pour le peindre, un artiste digne de sa personnalité européenne : *Raphaël*.

Depuis que Robert Dürer, le savant historien de l'art de la Suisse primitive, a écrit en 1913, dans une étude fouillée « Das Madrider Kardinalsporträt von Raffaël und die Bildnisse Matthäus Schinners », ⁴⁷ les amis de l'art n'ont pas cessé d'admettre ou de renier une hypothèse qui ne manque pas de bases solides.

L'admirable portrait peint à Rome, vers 1511, par Raphaël Sanzio a fait déjà couler beaucoup d'encre. Après les opinions d'éminents historiens comme Dürer, Linus Birchler, Joseph Morand ⁴⁸, et la publication du bel ouvrage de Pierre de Vallières ⁴⁹, nous ne pouvons envisager cette étude sur les portraits valaisans, sans le mentionner (p. 53).

Sans vouloir revenir sur l'excellent travail de Robert Dürer, et dans l'espérance de reprendre un jour cette question dans une étude séparée, nous indiquons les points suivants, pour étayer une hypothèse qui, à l'heure actuelle, ne peut être écartée.

1. Schiner est nommé cardinal au titre de Sainte-Pudentienne le 11 septembre 1508, par le pape Jules II delle Rovere. Il reçoit effectivement le chapeau de cardinal à Rome, le 20 août 1511, arrive pour cette occasion dans la ville éternelle le 17 août 1511 et reste jusqu'au début de l'année suivante. Après la mort de Jules II, survenue en février 1513, Schiner fait encore un autre séjour, du 2 mars jusqu'en juillet de la même année.⁵⁰

⁴⁵ Die Künstler-Familie Ritz von Selkingen im Wallis, par Joseph Lauber et Eduard Wymann. Dans Historisch. Neujahrsblatt, Altdorf, 1914. Traduit de l'allemand, p. 73.

⁴⁶ Catalogue des Œuvres de Raphaël Ritz, exposées à Sion du 3 au 31 mai 1929 à l'occasion de son centenaire, 1829-1929, par Conrad Curiger, Sion, Imprimerie Commerciale, Fiorina et Pellet, 1929.

⁴⁷ Tableau appartenant à M. Camille Crittin, conseiller national à Martigny.

⁴⁸ Portrait au Dr Victor de Kalbermatten, au Crochetan, Monthey.

C'est à cette époque que son père Laurent lui écrit en 1858 les lettres suivantes qui nous situent l'esprit familial. « De tout cœur, je souhaite que tu sois heureux dans tes créations. Art et science, liés à la vertu, ont permis autrefois comme aujourd'hui d'arriver loin dans le monde. Ces enfants du ciel doivent toujours être réunis, car l'un sans l'autre ont en général peu de valeur. Dieu t'a donné un beau talent, et c'est une dette que tu dois réaliser envers ton créateur et envers toi-même, de le faire fructifier, afin que semailles correspondent à la moisson ». Et plus tard : « Je sais, mon cher Raphaël, que tu fais route sur le vrai chemin de l'art, et je suis certain que tu continues inlassablement sur cette voie. Pour élever le talent à un certain niveau, il faut prendre cette route d'application, et aspirer sans arrêt à travailler et à regarder plus loin... »⁴³. De 1863 à 1865 Raphaël Ritz vit en Valais, puis il travaille encore un an à Dusseldorf, et rentre définitivement dans son pays natal en 1866.

Ritz peint surtout des scènes de genre de la vie populaire valaisanne, des paysages, des vues d'intérieurs. Des quelque deux cents œuvres qu'il laisse, et dont la majeure partie a été exposée lors du centième anniversaire de sa naissance, à Sion en 1929 ⁴⁴, nous connaissons à peine trois ou quatre portraits. Celui de la petite Emma Fumeaux (p. 30) reste le meilleur. Cette charmante toile est significative de l'engouement du milieu du XIX^e siècle pour l'art de Raphaël d'Urbain. Est-ce elle qui a valu à Ritz le surnom de « Raphaël des Alpes » ?

Emmanuel Chapelet, né à Monthey en 1804, est le portraitiste du Bas-Valais. Nous trouvons, vers 1830, ses pre-

mières œuvres à l'Abbaye de Saint-Maurice, époque où il peint également avec beaucoup d'atmosphère une vue du couvent.⁴⁵

En 1833, Chapelet travaille à Sion où il est probablement le disciple de Laurent Ritz, qui a huit ans de plus que lui.

C'est de cette époque que date le beau portrait de Jacques Calpini, représenté avec un greffoir et un arbre à la main, devant sa campagne des Moulins (p. 279).

Le peintre exécute dès lors une série de toiles où il se révèle un psychologue de talent, comme par exemple, dans le portrait du baron de Cocatrix (p. 313).

Mais sa production est loin d'atteindre celle de Laurent Ritz.

Nous donnons de cet artiste un bel autoportrait nous le montrant palette en main, qui n'est ni signé, ni daté, mais que nous pouvons situer vers le milieu du XIX^e siècle (p. 17).⁴⁶

Pour inaugurer le chapitre des artistes étrangers ayant peint des Valaisans, nous sommes honorés d'une énigme historique.

Mathieu Schiner, « le cardinal de Sion », est non seulement le plus grand homme politique de la vallée du Rhône, mais aussi de la Suisse du XVI^e siècle.

Ami des empereurs, soldat des papes et confident des rois, il aurait trouvé pour le peindre, un artiste digne de sa personnalité européenne : *Raphaël*.

Depuis que Robert Dürer, le savant historien de l'art de la Suisse primitive, a écrit en 1913, dans une étude fouillée « Das Madrider Kardinalsporträt von Raffaël und die Bildnisse Matthäus Schinners », ⁴⁷ les amis de l'art n'ont pas cessé d'admettre ou de renier une hypothèse qui ne manque pas de bases solides.

L'admirable portrait peint à Rome, vers 1511, par Raphaël Sanzio a fait déjà couler beaucoup d'encre.

Après les opinions d'éminents historiens comme Dürer, Linus Birchler, Joseph Morand ⁴⁸, et la publication du bel ouvrage de Pierre de Vallières ⁴⁹,

nous ne pouvons envisager cette étude sur les portraits valaisans, sans le mentionner (p. 53).

Sans vouloir revenir sur l'excellent travail de Robert Dürer, et dans l'espérance de reprendre un jour cette question dans une étude séparée, nous indiquons les points suivants, pour étayer une hypothèse qui, à l'heure actuelle, ne peut être écartée.

1. Schiner est nommé cardinal au titre de Sainte-Pudentienne le 11 septembre 1508, par le pape Jules II delle Rovere.

Il reçoit effectivement le chapeau de cardinal à Rome, le 20 août 1511, arrive pour cette occasion dans la ville éternelle le 17 août 1511 et reste jusqu'au début de l'année suivante.

Après la mort de Jules II, survenue en février 1513, Schiner fait encore un autre séjour, du 2 mars jusqu'en juillet de la même année.⁵⁰

⁴⁷ Monatshefte für Kunstwissenschaft, VI. Jahrg., 1913, Heft 1. Avec treize illustrations.

⁴⁸ Grandes Annales Valaisannes, octobre 1916, n° I. Un portrait authentique du cardinal Schinner, par Joseph Morand.

⁴⁹ Honneur et Fidélité, par Pierre de Vallières, planche V. Les Editions d'Art suisse ancien, et Roto-Sadag, Genève, 1940.

⁵⁰ Le cardinal Mathieu Schiner, par Albert Buchi, adapté de l'allemand par André Donnet, A la Baconnière, Neuchâtel, p. 108.

2. Selon W. E. Suida ⁵¹, Raphaël peint ce portrait en 1511. A cette époque, la position à Rome du cardinal de Sion, et son amitié avec Jules II justifient la rencontre et l'intimité de Schiner avec le célèbre artiste protégé du pape.

3. Certains historiens disent que les monnaies de Schiner n'ont rien de commun avec le portrait de Raphaël. « Les monnaies où il figure ne sont pas rares. On connaît dix frappes de deux types entièrement différents. Le premier nous montre « un crâne de paysan d'expression fière et bornée, avec un nez tout droit, un puissant muscle masticateur, des joues pendantes et une nuque bien grasse, le second, une tête de chanoine épicurien avec des lèvres sensuelles et un nez arqué très prononcé qui, sur quelques exemplaires, évoque le souvenir des vins délicieux de la cave des chanoines ». ⁵²

Même si ce second modèle se rapproche beaucoup plus de la ligne du personnage peint par Raphaël, nous ne pouvons nous baser essentiellement sur la numismatique, car celle de Schiner est par trop différente.

4. Schiner, légat du pape, vêtu de soie, aime la représentation et l'élégance. D'autre part, on rencontre toujours à l'heure actuelle des Haut-Valaisans qui ont encore exactement le type et la peau basanée du prélat. « Ses contemporains le décrivent sombre de visage, cheveux et yeux noirs, passablement chauve et de grandeur moyenne ». ⁵³ La physionomie de ce dernier ne paraît pas spécialement étrangère à notre galerie de portraits valaisans. L'aspect italien est aussi proche de Schiner, que l'atmosphère espagnole d'un Angelin de Preux (p. 69), ou d'un Jacques Allet, (p. 79).

5. Si un certain air italien peut dominer dans ce portrait, il faut reconnaître que Schiner s'est vite habitué aux mœurs et à la vie élégante de Rome! D'autre part, l'esprit latin et le génie de l'artiste ressortent dans son intéressant modèle, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il apparaît à tous comme un homme supérieurement intelligent, montagnard robuste, mais très vite affiné, diplomate et fastueux, volontaire et passionné.

6. Après la mort de Schiner en octobre 1522, son neveu Pierre, fils de Gaspard, doit aller à Rome pour liquider la situation financière du cardinal, très obérée, depuis Marignan. Pierre vend sur place ce qu'il peut, pour réaliser le plus d'argent possible et satisfaire les créanciers, et retourne en Valais en avril 1523. C'est probablement de suite après la mort de Schiner que ce portrait passe en d'autres mains, qui ignoreront vite jusqu'au nom du partisan du Saint-Empire.

7. Si ce chef-d'œuvre avait vraiment représenté un cardinal italien, Alidosi, par exemple (thèse aujourd'hui absolument écartée), la famille ou les héritiers d'un prélat illustrissime n'auraient pas laissé passer si tôt déjà, ce portrait peint par le plus grand maître de l'heure pour un cardinal inconnu!...

Au milieu du XVII^e siècle, les officiers au service étranger rapportent de leur séjour aux bords de la Seine des portraits exécutés par des artistes français.

En 1643, le colonel Balthasar Am Buel (p. 77), commandant d'un régiment, se fait peindre avec son fils à Paris, mais ces portraits ne portent pas trace d'auteurs. En 1646, le Junker de Montheys (p. 81) qui fait la campagne des Flandres, trouve heureusement le temps de poser devant le chevalet d'un bon artiste de l'école flammande. Longs cheveux bouclés, écharpe blanche de commandement lui barrant la cuirasse, large col de dentelles mettent en valeur les traits mâles et nobles du grand capitaine. Ce beau portrait sera à l'unisson du palais Supersaxo à Sion, où il entrera par le mariage du célèbre Junker avec Annilie Supersaxo, descendante du grand tribun.

En 1651, Etienne de Courten, capitaine au service de France, fait peindre son fils âgé de vingt ans, par un artiste qui s'apparente à l'art de Le Nain. ⁵⁴ En 1679, un jeune Riedmatten, cadet aux Gardes, peint à l'âge de 16 ans, est très élégant avec sa large cravate et son jabot de valenciennes, et appartient aussi à l'école française de cette époque. ⁵⁵

Ces jeunes officiers qui posent dans le premier atelier qu'ils rencontrent, dans la capitale du royaume ou au hasard des garnisons, seront quelquefois portraiturés par une gloire montante et amèneront dans leur pays des toiles qui ne manquent pas de qualité.

Nous ne savons pour ainsi dire rien du peintre *Tanisch*, qui a signé son nom en 1765, au verso de la toile d'Alexis de Werra, capitaine au service de France (p. 153). Cet artiste probablement d'origine danoise, mentionné aussi



Raphaël Ritz, par Laurent Ritz, vers 1837.
A la famille de M. Hermann Ritz, Zurich.

⁵¹ Raphaël, par W. E. Suida, Editions Phaidon, Paris, p. 25.

⁵² Schiner, par Buchi et Donnet, p. 281.

⁵³ Schiner, par Buchi et Donnet, p. 281.

⁵⁴ Portrait à M. Othmar de Courten, à Bâle.

⁵⁵ Portrait appartenant à l'auteur.

comme Danisch, est probablement le même qui a travaillé au milieu du XVIII^e siècle, en Alsace, pour la famille du fermier-général de Hotte-Barois.⁵⁶

Joseph-Domenico (?) *Rabiato*, peintre qui semble d'origine essentiellement italienne, est né le 21 juin 1727 à Scheerens (diocèse de Constance (?)) comme fils de Joseph Rabiato, « officialis belli » et de Clara de Stererin.⁵⁷

Il signe ses premières toiles en Valais en 1759.⁵⁸ En 1763, il peint un tableau de saint Louis pour l'église de Saint-Sigismond à Saint-Maurice, et l'année suivante, un saint Barthélémy pour la chapelle de Corin, sur Sierre. Collaborateur de Koller, il épouse, vers 1764, Marie-Catherine Ruby, fille du Dr Ruby, de Viège, et veuve de Jacques-Etienne Koller. De ce mariage nous connaissons un fils Joseph, cité dans les recensements de 1802, à Sion.⁵⁹ Ce dernier est-il peintre comme son père ? Nous ne pouvons encore l'affirmer. Joseph D. Rabiato a signé de nombreuses œuvres, surtout dans le centre du Valais, dans une période allant de 1759 à 1784, date de sa mort.

Assez souvent, Rabiato peint ses modèles sur un prototype : un officier en cuirasse, vu de trois quarts, la main droite posée sur un casque lauré ; le personnage est placé devant un paysage où se profile toujours le même grand arbre. Sur cet espèce de chablon, qu'il prépare peut-être d'avance, Rabiato ne peint que le visage de son modèle... et applique ainsi le travail en série avant la lettre !... Nous avons retrouvé quelques portraits d'officiers, tous peints selon cette méthode ; par exemple, celui de Joseph-Grégoire de Torrenté (p. 129) qui, sauf pour le visage, est exactement pareil au portrait de Pierre-François de Lavallaz.⁶⁰ Rabiato fait encore de nombreuses copies de toiles de toutes les époques, dans les familles du centre du Valais, et spécialement pour la galerie des donateurs de l'Hôpital de Sion, qui vient d'être reconstruit de 1763 à 1781.

Le peintre signe, en 1772, le portrait du savant mathématicien Pierre-Joseph de Rivaz (p. 151). Il existe encore aux archives de la famille⁶¹ une lettre qui doit avoir trait à ce tableau. Le chanoine Anne-Joseph de Rivaz écrit de Saint-Maurice le 6 mai 1777 (année de la mort de Pierre-Joseph) à sa sœur Marie-Marguerite : « François m'a fait le présent le plus précieux pour moi qui méprise l'or, et me pique d'être un homme à sentiment, il m'a envoyé le tableau de mon père, la plupart de ceux à qui je le fais voir, l'y reconnaissent très facilement. Vous en avez un à Saint-Gingolph, il me semble qu'on a dû savoir un très bon gré au chevalier (leur frère François-Isaac) de cette attention ». Ainsi, le portrait beaucoup plus répandu qu'aujourd'hui, tenait lieu de notre photographie. Souvent un personnage faisait faire trois ou quatre répliques, pour chacun des ses enfants, et en donnait encore à un couvent qu'il patronnait, ou pour la galerie des officiels de l'hôtel de ville, ou d'une corporation.

Georges Blondeau a fait paraître toute une série d'articles extrêmement fouillés et intéressants⁶² sur l'œuvre du peintre Melchior Wyrsh. Paul Fischer a également écrit une synthèse sur l'art de cet artiste, avec un catalogue précieux de son œuvre.⁶³ Nous ne reviendrons donc pas sur l'art et la biographie de ce peintre, un des meilleurs portraitistes suisses du XVIII^e siècle, et nous nous bornerons à situer ses années valaisannes.

Jean-Melchior Wyrsh est né à Buochs le 21 août 1732. Elève du peintre régional François-Antoine Kraus, il fait le voyage d'Italie, et travaille à Rome en 1753, où il fait la connaissance de Natoire, puis visite Naples en 1755. Peu après il se fait connaître comme portraitiste à Zurich, Lucerne et Soleure, et reste trois ans dans cette dernière ville.

La thèse de Blondeau est que « vers la fin de l'été de 1768, l'artiste quitte le logement qu'il occupe dans la maison du pharmacien soleurois Gassman, et prenant pour aller à Besançon le chemin des écoliers, se dirige vers le Valais. Il s'arrête à Sierre. L'artiste se présente dans la famille de Courten, l'une des plus considérables de la région valaisanne, où il trouve une clientèle aussi généreuse que fidèle. Le comte Antoine-Pancrace de Courten, alors colonel du régiment suisse de son nom au service de France, lui fait tout d'abord une commande personnelle ». Ainsi selon Blondeau⁶⁴, Wyrsh aurait passé en Valais en 1768 déjà. Mais personnellement, nous nous permettons d'en douter, car aucun des tableaux d'officiers que nous avons vus ne porte la mention d'exécution en Valais, à cette époque.⁶⁵

Il est beaucoup plus probable que l'artiste brosse les portraits des officiers du régiment de Courten à Besançon où il ouvre un atelier à partir de 1768 ; même le beau portrait du colonel Antoine-Pancrace de Courten, que nous reproduisons en couleurs à la page 175, a été peint à Besançon, avec la galerie de tous ses officiers. « Car, très satisfait des services de son portraitiste, il le charge de réaliser l'un de ses vœux les plus chers. Désirant conserver plus tard sous ses yeux, l'image des officiers de son régiment dont le dévouement pour sa personne égalait sa bienveillance à leur égard, c'est dans cette pensée qu'il commande à Wyrsh d'exécuter les portraits des officiers supérieurs et de tous les capitaines qui servent alors sous ses ordres. Une tradition de famille rapporte que, dans ceux de ses portraits qui sont peints en buste, Wyrsh n'aurait traité lui-même que les figures de ses modèles et aurait laissé à l'un ou à l'autre de ses élèves le soin de peindre les uniformes de ceux-ci. Le fait ne nous paraît pas exact, puisque à cette époque, Wyrsh n'avait pas encore d'élèves ». Un fait est certain, Wyrsh est venu en Valais en 1784. A Sierre, il signe les deux portraits des enfants du comte Antoine-Pancrace de Courten. Les toiles portent au dos la mention suivante : « Eugène de Courten, âgé de 13 ans et demi en 1784, peint par Wyrsh » (p. 171) et « Pancrace de Courten, âgé de 10 ans l'en (*sic*) 1784, peint par Wyrsh. »

⁵⁶ Thieme-Becker, tome VIII, p. 356.

⁵⁷ Archives cantonales, AV. Rabiato, 110.

⁵⁸ Portrait d'Angelin de Preux, à M. François de Preux, la Colline, Sierre.

⁵⁹ Archives cantonales, Recensement 1802, N° 216.

⁶⁰ Portrait à M. Henri de Lavallaz, Sion.

⁶¹ Archives cantonales, Rivaz, 21.7.16.

⁶² Georges Blondeau, Wyrsh et l'Ecole française du 18^e siècle, dans Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1929. Wyrsh à Besan-

çon, 1928. Le peintre Wyrsh à Soleure, Indicateur d'Antiquités suisses, 1930. Portraits d'officiers valaisans, 1931.

⁶³ Dr Paul Fischer, Der Maler Johann Melchior Wyrsh. Buchhandlung, C. Bachmann, Zürich, 1938.

⁶⁴ Blondeau. Officiers valaisans, 1931, p. 237.

⁶⁵ Ces 18 portraits portent en effet la signature de Wyrsh, quelquefois le lieu Besançon, mais aucun n'est mentionné comme étant peint en Valais.



Madeleine de Courten ; toile attribuée à M. Wyrsh, vers 1784.
A M. Alphonse de Kalbermatten, Sion.

Ces deux œuvres du maître de Buochs figurent parmi ses meilleurs portraits d'enfants. Le peintre est alors dans la pleine mesure de son talent. On sent qu'il travaille à ces ravissants portraits, libéré de toute obligation de costume, de détails. Le charme de l'enfance a conquis le maître, habitué à peindre des portraits d'apparat, ou à satisfaire les exigences de modèles qui veulent surtout mettre en évidence leurs décorations !

On retrouve encore le style et la main de Wyrsch dans un portrait qu'il n'a pas signé : celui de Madeleine de Courten (p. 13). Antoine-Adrien de Courten, de qui Wyrsch avait exécuté un excellent portrait à Besançon en 1769, voulut probablement avoir, comme pendant, celui de son épouse. C'est peut-être lors de son séjour sierrois que l'artiste recopia une toile de Madeleine de Courten, peinte par Rabiato en 1760.⁶⁶ Wyrsch change quelques détails de la pose des mains, ouvrant un tablier rempli de fleurs. Outre la facture du peintre, on retrouve dans cette toile ni signée ni datée, le coussin de velours bleu, gansé d'or, qu'il a peint sur d'autres de ces œuvres.⁶⁷

Wyrsch a-t-il aussi exécuté à Saint-Maurice le charmant tableau de la « Dame au Masque » (p. 15) pour Etienne-Louis de la Pierre, qui se fait construire une belle demeure vers 1780 ? Jusqu'ici, on croyait devoir rattacher cette toile à la série des trumeaux, dessus de portes, inspirés des bergeries de Lancret et de Boucher, dont Macognin avait fait décorer les salons de son nouvel hôtel. Dans tous les cas, la « Dame au Masque » est le seul de tous ces tableaux dont le format, la facture, et le cadre sont totalement différents. Et ce format reste le seul qui fasse exactement le pendant à celui du capitaine peint par Wyrsch. Peut-on croire alors, que le peintre a représenté la maîtresse de céans, Fanchette de Rivaz, qui épouse en 1777 Etienne-Louis de Macognin de la Pierre ? Et, comme pour A.-Adrien de Courten, le maître de Buochs aurait exécuté à des années d'intervalle, les portraits des deux épouses des officiers valaisans rentrés au pays ?

Un artiste d'origine italienne, *Joseph-Antoine Milesi*, exécute en Valais une série de portraits.

Il peint à Sierre, « le 20 may 1779 Marie-Catherine Ballet, comtesse de Courten » (p. 163) et signe encore en 1781 le portrait de Jean-Jacques Bruttin, notaire originaire de Grône, « commis des postes aux lettres de Sion », et celui de son épouse Catherine Buman.⁶⁸

Le peintre quitte notre pays, et on le trouve deux ans plus tard faisant à Estavayer, « toute une série de portraits à la fois naïfs et pénétrants ». ⁶⁹ Milesi, qui signe aussi très souvent Milesy, est de retour à Sion en 1787. Il brosse le portrait de la générale Grégoire de Kalbermatten, née Christine de Torrenté ⁷⁰, et l'on retrouve aussi sa main dans la belle toile de Anne-Marie de Torrenté, et celle de son mari le gouverneur Gaspard-Bernard d'Allèves (pp. 177 et 179). La même année, il signe, parmi d'autres œuvres, celle de Marie-Josèphe de Courten, épouse du gouverneur et écrivain Hildebrand Schiner.

Imesch le mentionne encore vivant à Brigue, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle ⁷¹, et l'on perd la trace de ce peintre qui a probablement regagné l'Italie après huit années de travail en Suisse, et surtout en Valais.

Nous ne savons pas grand-chose du peintre *J. Matuszewsky*, artiste d'origine polonaise ⁷², qui s'arrête à Sion, au gros de l'été 1806, alors que la route du Simplon vient d'être inaugurée. Il n'a pas laissé de nombreuses œuvres ; on peut cependant situer assez exactement son passage. Il signe le portrait à la gouache du bourgmestre Joseph-Alexis Wolff (p. 213). Il exécute en même temps le portrait de Roselyne Cécile Bertrand, de Saint-Maurice, qui, âgée de dix-sept ans, va épouser, le 19 août 1806, le fils du bourgmestre.⁷³

Matuszewsky se serait aussi arrêté à Sierre, puisque l'on croit retrouver sa main dans les deux médaillons exécutés au château de Willa, de Jacques de Preux (mort en 1826) maire de Sierre, et de son épouse Catherine Berthod ? ⁷⁴

Xavier-Antoine Hecht, peintre lucernois, signe en Valais pendant presque vingt ans des portraits de qualité.

Né à Willisau en 1757, il suit les traces de son compatriote Melchior Wyrsch et s'adonne tout jeune à la peinture. En 1784, il travaille pour l'évêque de Besançon.⁷⁵ Quelques années plus tard, Hecht fait le voyage d'Italie.

C'est à cette époque qu'il admirera l'art de Raphael Mengs, dont on retrouve parfois l'influence dans ses œuvres. Les événements politiques le font probablement rentrer au pays, où il reçoit immédiatement diverses commandes de portraits et d'art religieux.

En 1805, il peint un Christ en croix, huile sur toile, pour l'église de Kriens, et signe X.H.; il l'exécute d'après les modèles conventionnels de Rubens, qui furent repris aussi par Wyrsch. En 1808, il reçoit encore le contrat pour une décoration dans l'église de Schupfheim et doit livrer en 1809 les tableaux pour les deux autels latéraux.⁷⁶

Cependant, Hecht arrive, on ne sait à quelle occasion, en Valais où nous trouvons, en 1808 déjà, ses premières toiles⁷⁷. Une chose est curieuse, il signe « Anton Hecht » en 1808, puis « Antoine Hecht pinxit » en 1810⁷⁸, mais on ne retrouvera plus jamais, pendant vingt années, la mention du prénom de Xavier. Est-il différent de Xavier Hecht ? Nous sommes persuadé que Xavier et Anton Hecht sont le même et unique personnage, portraitiste de talent.

L'artiste concentre toute son attention au visage. Les tons chair sont bien modelés, très souvent les oreilles de ses personnages sont à peine esquissées, mais les mains toujours bien traitées. Il saisit parfaitement le caractère des clients qui posent devant son chevalet. Dans les portraits d'hommes, souvent noirs, avec une ou deux couleurs principales, Hecht rappelle le ton dominant dans un détail, et donne ainsi à ses toiles beaucoup d'unité.

⁶⁶ Appartenant à Madame René de Quay, Sion.

⁶⁷ Par exemple le n° 380, dans Fischer, *passim*.

⁶⁸ Portraits à Madame François Contat-de-Preux, Sion.

⁶⁹ Une exposition de portraits à Fribourg, du 27 octobre au 25 novembre 1945. Adrien Bovy, dans *Nouvelles étreintes fribourgeoises*, 1947-1948, p. 9.

⁷⁰ Portrait à Madame Joseph de Lavallaz, Sion.

⁷¹ S. K. L., tome IV, p. 313.

⁷² Thieme-Becker, tome XXIV, p. 268.

⁷³ Ces deux portraits appartiennent à M^{lle} Suzanne de Wolff, Lucerne.

⁷⁴ Ces deux portraits appartiennent à Madame Suzanne Dénériaz-Barberini, Sion.

⁷⁵ Thieme-Becker, tome XVI, p. 201.

⁷⁶ Die Kunstdenkmäler des Kantons Luzern, Band I, pp. 141, 333.

⁷⁷ Portraits à M. Cyrille Pitteloud, Sion.

⁷⁸ Portrait à Madame Léon de Werra, Loèche.



« La Dame au Masque », toile provenant de la maison de la Pierre à Saint-Maurice, vers 1780-1785.
A Madame Biolley-de Lavallaz, Monthey.



Les premiers portraits valaisans qui datent de 1808, représentent Antoine Rion, juge au Tribunal suprême (p. 231), et son épouse, née de Torrenté. L'artiste les signe de face en bas. Ce seront, à notre connaissance, les seuls portraits marqués de cette manière, avec celui du grand bailli Charles Emmanuel de Rivaz, que ce dernier offre, en 1819, à l'Abbaye de Saint-Maurice.

En général, Hecht indique son nom au verso des toiles. Par exemple, il exécute en 1810, à Loèche, un beau portrait du baron de Werra.

Son modèle, qui revient de la cour de Vienne, porte avec art la cravate blanche plissée, et l'artiste a admirablement saisi les traits nobles et beaux du seigneur d'Agarn (p. 239). En 1816, Ferdinand de Werra demande encore à son protégé de peindre ses deux filles qui arrivent de Fribourg, où elles ont terminé leur éducation au Couvent de la Visitation. Hecht en fait deux pendants gracieux : l'aînée jouant du clavecin, et la seconde, assise devant sa harpe (p. 257). Ces portraits nous montrent tout l'art de Hecht, dans le modelé, la finesse des mains, la science des noirs et des blancs, qui forment la base de cette peinture. Observateur rapide et consciencieux, Hecht nous donne encore un excellent médaillon du baron vieilli, avec sa frange sur le front haut, le visage quelque peu inquiet, les traits toujours beaux et mâles, dans un habit bien coupé. Cette œuvre orne encore la bibliothèque de la vaste demeure bâtie par le baron de Werra à Loèche.⁷⁹

La toile est signée au dos, mais les portraits des demoiselles de Werra ne portent aucune trace d'auteur. De fac-

ture identique, les trois tableaux sont décorés des armes Werra, augmentées par le Saint-Empire en 1806. La forme de l'écu, le style héraldique surmonté de la couronne à cinq perles, et, dessous, la date 1816 avec l'« aetas » sont certainement de la même main. Ceci nous prouve que Hecht signait parfois une toile sur trois.

En 1823, Hecht travaille encore à un grand tableau pour l'église de Bourg-Saint-Pierre. En 1827, il mentionne son nom au dos du tableau de François-Isaac de Rivaz, dernière toile datée en Valais, que nous connaissons. Dès lors, nous perdons la trace de ce peintre qui a travaillé vingt ans dans notre pays. On peut le situer par son œuvre qu'il signe de 1808 à 1827. Nous n'avons trouvé à son sujet qu'une pièce d'archives.⁸⁰ Sans la mention du Dr Schiner⁸¹, nous nous poserions de difficiles problèmes sur l'existence de ce portraitiste de talent. Quels sont les motifs qui attirèrent Hecht dans notre vallée ? Nous ne pensons pas que ce soit le monde des Alpes, car le disciple de Wyrtsch est essentiellement portraitiste. Est-ce le Valais indépendant, puis le rattachement du pays au grand empire de Napoléon, alors maître de l'Europe ? Le peintre espérait-il faire de son séjour dans un canton suisse rattaché à la grande puissance de l'heure une carrière plus importante ? Pour que ce peintre à l'art sobre et tout de nuances ait laissé, hors de sa production artistique, si peu de traces, en l'espace de vingt années, nous pourrions supposer qu'il vint se fixer dans le pays des montagnes à la suite de déboires politiques ou autres ! Pour finir, Hecht ne regagne pas sa terre natale lucernoise. Il meurt à Vesoul, en France, le 16 novembre 1835, à l'âge de 78 ans.⁸² Mais, sans preuve aucune, il est interdit de se prononcer, et cette question fera encore l'objet d'études ultérieures.

Joseph Stoker, peintre de Zoug, fait un séjour de plusieurs années en Valais de 1881 à 1885. Sur la demande de Mgr Jardinier, dont il exécute un bon portrait en 1881, il reproduit les physionomies des évêques de Sion, d'après des documents plus anciens, qui se trouvent au couvent des Capucins, à Sion, et dans les familles valaisannes.

Car le grand incendie de mai 1788 avait détruit la galerie de portraits des successeurs de saint Théodule. Contrairement à ce qu'on a pu croire jusqu'ici, cette cimaise ne comprenait pas des toiles très anciennes, puisque la majeure partie avait été reconstituée au milieu du XVII^e siècle par Adrien IV de Riedmatten (1646-1672), qui avait payé 100 ducats et 150 écus pour ce travail.⁸³ Actuellement, ce sont presque entièrement des copies de Stoker qui figurent parmi les portraits accrochés dans le grand salon bleu de l'évêché. Cette galerie n'a pas une grande valeur artistique, mais constitue toutefois un ensemble intéressant pour notre histoire.

Pendant son séjour de quatre années, Stoker fait quelques portraits originaux, beaucoup plus vivants. En 1881, il signe la toile de Marie-Louise de Riedmatten, épouse du général de Wolff (p. 317). En 1884, il travaille à Loèche, puis à Brigue. En 1885, il signe encore le portrait du poète Leo-Lucien de Roten.⁸⁴ Ces dernières œuvres,

⁷⁹ A. M. Rolet Loretan, Loèche.

⁸⁰ Archives cantonales, AV 109, Naterer, 53.

⁸¹ Hildebrand Schiner, Description du Département du Simplon ou de la ci-devant République du Valais, A Sion chez Antoine Advocat, 1812, p. 30.

⁸² Thieme-Becker, tome XVI, p. 201.

⁸³ J. B. Bertrand, Le Valais. Etude sur son développement intellectuel à travers les âges. Sion, C. Mussler, Librairie-Editeur, 1909, p. 204.

⁸⁴ Portrait à M^{me} Henri de Roten, à Rarogne.

quoique appartenant à un art très figuratif, sont d'une facture meilleure que celle de la galerie épiscopale ; l'artiste y met une certaine personnalité, marquée par le XIX^e siècle finissant.

Parmi les quelques portraits équestres du Valais, le premier en date est celui de Pierre de Riedmatten, colonel au service de la France. Il n'est pas d'une grande qualité artistique, mais d'un intérêt documentaire. Datant de 1644, il porte au bas l'inscription : « Nobilis Strenuus ac Generosus Petrus de Riedmatten Avratæ Militiæ Aequæ alias Gubernator Sti Mavritii Banderetvs Deseni Gomesiani atqve in Servitio Bellico Christianissimi Galliarvm Regis Colorellvs 1644⁸⁵ ». Celui du grand Stockalper, exécuté par son gendre *Mannhaft*, est certainement le moins bon (p. 93). Nous ne pouvons que regretter que ce ne soit pas l'artiste inconnu, auteur du ravissant cheval pie⁸⁶ du seigneur valaisan, qui ait aussi exécuté celui de son maître.

Ce grand homme politique, doué d'un sens inné des affaires, semble avoir fait confiance aux Jésuites dans le domaine culturel, et surtout à son gendre *Mannhaft* dans le domaine artistique. Il est bien dommage qu'il ait suivi leurs conseils et n'ait pas trouvé dans ses nombreux déplacements en Italie, en France ou en Allemagne, un peintre digne de sa puissance, pour le représenter aux yeux de la postérité.

Au XVIII^e siècle, deux charmants petits portraits nous font oublier les velléités des siècles précédents. Le comte Antoine-Pancrace de Courten est peint par *Wyrsh* vers 1780, à la tête de son régiment. Si la pose s'inspire d'un prototype classique, celui du roi, ou, mieux encore, de la gravure du comte d'Artois, colonel des Suisses et Grisons, l'ensemble est excellent et figure d'ailleurs comme le seul portrait équestre du maître de Buochs (p. 165).

Georges Blondeau⁸⁷ écrit à ce sujet : « Vers la même époque, Wyrsh, qui avait déjà brossé des modèles en pied, se hasarda à exécuter un portrait équestre, seul spécimen connu de tout son œuvre... Cette composition paraît appartenir à la période de la carrière artistique du maître, qui s'étend de 1771 à 1777, et que nous avons appelée « la période des demi-teintes. » Durant ce laps de temps, Wyrsh s'inspira de la manière et du coloris de l'école française du XVIII^e siècle, avant de donner à ses ouvrages l'empreinte de son talent personnel, ainsi qu'on le constate dans les tableaux des dix dernières années de sa vie artistique. Le portrait équestre du maréchal de camp Ignace-Antoine-Pancrace de Courten, qui n'est, paraît-il, ni signé ni daté, doit être postérieur à 1770, date à laquelle le modèle fut élevé à ce grade, et antérieur à 1784, c'est-à-dire à la promotion de celui-ci comme lieutenant-général. L'ami des arts posa peut-être devant le chevalet de l'artiste, son protégé, durant un voyage que ce dernier fit à Paris en 1777. Ce tableautin était-il destiné à l'exécution d'un portrait de plus grandes dimensions, dont le projet ne fut point réalisé ? Ce qui expliquerait le défaut de date et de signature au verso de la toile... Le maréchal des camps et armées du roi est représenté de trois quarts à gauche, la figure de face, encadrée d'une perruque poudrée à deux rangs de boudins, sous un élégant tricorne galonné. Il porte un riche uniforme à la française, orné de broderies d'or, une culotte collante et de hautes bottes avec éperons. Sa poitrine est barrée, en sautoir, par le large ruban rouge de Commandeur de Saint-Louis. Le colonel est monté sur un cheval blanc pommelé, qui se dirige au pas vers la gauche du tableau. On sait qu'au milieu du XVIII^e siècle, il y avait peu de bons peintres animaliers. Le cheval brossé par Wyrsh a une allure assez dégagée, mais il manque d'exactitude dans les proportions. Certainement il ne fut point exécuté d'après nature ».

L'excellent portrait à la gouache de Madame de Nucé (p. 197) est l'œuvre du peintre vaudois *François-Aimé Dumoulin*, né en 1753, qui a fait un voyage aux Antilles. Est-ce là qu'il rencontre Madame de Paradès, née de Nucé, qui, à notre avis, est très probablement le personnage représenté sur son charmant portrait ? De toute façon, le peintre, qui ouvre un atelier à Vevey, a exécuté ce tableau à Saint-Maurice, devant la maison de campagne de son modèle. Le cheval, bien « rassemblé », a grande allure, et l'élégante cavalière qui le monte en amazone, dans sa robe bleu nuit, les cheveux poudrés sous un grand chapeau à plume, n'a pas l'air non plus de manquer de caractère ! Cette gouache reflète bien l'art de la fin du XVIII^e siècle et se rapproche des toiles de Louis-Auguste Brun, peintre suisse à la cour de Louis XVI.⁸⁸

⁸⁵ Portrait à M. Michel de Riedmatten, Berne.

⁸⁶ Albert Carlen und Heinrich Imhof, *Das Stockalperschloss in Brig*, 1951, p. 18, n° 26.

⁸⁷ *Indicateur d'Antiquités Suisses*, publié sous la direction du Musée national, Zurich, 1931, 4^e cahier.

⁸⁸ Louis-Auguste Brun, 1758-1815. Un peintre suisse à la cour de Louis XVI, par D. Agassiz. Lausanne, Editions R. Freudweiler et Spiro, Extrait de la *Revue Historique vaudoise*, 1931.



Emmanuel Chapelet, par lui-même, vers 1845.
Au Dr Victor de Kalbermatten, Monthey.

20 FÉV. 1957

ROTO-SADAG S.A.
11, rue des Rols
GENÈVE

BON A TIRER

Signature : _____

Nous déclinons toute responsabilité pour les corrections qui ne seraient pas indiquées sur le bon à tirer.

20 FEB 1957
ROTO-SADAG S.A.
11, rue de la
Liberté
BOULOGNE
2000
From: Roto-Sadag S.A.
To: Roto-Sadag S.A.



Les Stockalper. Gravure sur cuivre par S. Bianchi, 1669.
Musée de Valère, Sion.

Nous pouvons encore signaler les deux lithographies exécutées à Naples vers 1850 et 1854. La première représente le maréchal Eugène de Stockalper, par *P. Dura* (p. 303). La seconde, dessinée par *A. di Lorenzo*, nous montre le colonel commandant le 3^e régiment suisse, avec les parements bleu nuit.⁸⁹ Ces deux lithographies sont devenues rares, et nous n'en connaissons que fort peu d'exemplaires.

Un dernier portrait équestre, celui du comte Raphael de Courten (1809-1904), le représente comme général au service du Saint-Siège.⁹⁰ C'est une œuvre posthume, exécutée en 1905 par son fils *Angelo de Courten*, qui s'est peint comme zouave défilant dans le fond du tableau.

Dans le domaine de la gravure, il existe assez peu de documents reproduisant nos célébrités par ces premiers moyens de divulgation.

Les xylographies représentant les évêques, comme saint Florentin, évêque de Sion ou saint Théodule, sont des œuvres de pure imagination. Il ne faut pas non plus rechercher une ressemblance ou une œuvre figurative dans les bois gravés de Munster ou de Stumpf⁹¹, nous donnant l'image de Silenen, Adrien de Riedmatten, Johannes Kalbermatter.

Il faut attendre le XVII^e siècle, pour trouver une authentique recherche iconographique. En 1669, *Sébastien Bianchi*, artiste originaire d'Italie, grave pour Gaspard-Jodoc Stockalper un cuivre intéressant (p. 18). Il burine

en médaillons, les portraits des trois générations qui ont précédé le seigneur de Brigue.

L'ancêtre porte sur une banderolle la phrase : « Petrus Stockalper, baillivus, terrae Vallesy, Annis 1546 et 47, et 1552 Ac 53 ». Le suivant « Grispinus Stockalper milit. Capitaneus Christianissimo Regum Henrici 3 et 4 1580 ». En haut, à droite, le troisième, « Petrus Stockalper, artium et Philosophiae Magister, Castellanus Deseni Brigae, Anno 1610 ». Le quatrième qui passe la commande : « Gasparus Stockalper de Turre. S.R. Imperij Auratae milit. et S. Michaeli in Gallia Eques, Colonellus et Cancellarius generalis Reipublicae Vallesy : 1669 ». Son médaillon est accompagné de l'une de ses devises « Salutem ex inimicis nostris ».

Bianchi est un graveur qui connaît son métier. Il orne sa planche d'attributs guerriers, drapeaux, morion et bouclier, bombarde, le tout entouré de lauriers et d'angelots soutenant des banderoles où chacun porte une phrase appropriée. Les armoiries primitives des Stockalper sont écartelées à l'aigle monocéphale de sable, et aux trois écots ou Stockalper. Gaspard-Jodoc porte seul le chapé-ployé concédé par le Saint-Empire en 1653.

Nous ne connaissons que deux exemplaires de cette planche rarissime.⁹² Elle est signée en bas à droite « Seb. Bianchi, f. » ; à gauche l'artiste a gravé des armes inconnues sur une console : deux bouquetins affrontés avec un soleil en chef, et une étoile en abîme.

Bianchi n'est-il que graveur ? N'a-t-il pas exécuté aussi le sympathique portrait en pied de Pierre Stockalper en 1610 (p. 63), père de son mécène ? On pourrait bien y retrouver une seule et même main. Cette toile serait alors une œuvre posthume, comme celle du premier Pierre Stockalper, bailli du Valais en 1546, représenté devant Tourbillon ?⁹³ De nombreuses années plus tard, en 1760, les magnifiques seigneurs de Sion paient 270 écus, pour travaux faits au Théâtre des Jésuites aux frères *Bianchi*, peintres qui y ont déployé leurs talents.⁹⁴ Sébastien Bianchi aurait-il donc laissé des descendants en Valais ? Voilà des départs pour des recherches futures...

Le cabinet des estampes du Musée de la Majorie et quelques familles sédunoises possèdent une série de sept burins gravés par un artiste valaisan, *Joseph-Peter Furrer*. Ce dernier, d'une famille originaire du village de Burchen dans le dizain de Rarogne, travaille à Sion, où il semble installé au milieu du XVII^e siècle. A l'occasion de l'élévation à l'épiscopat d'Adrien IV de Riedmatten, le 1^{er} octobre 1646, il grave sur cuivre la série des évêques de

⁸⁹ Le colonel représenté sur cette lithographie n'est pas celui du 2^e régiment, comme l'indique le major de Vallières, dans son bel ouvrage, *Honneur et Fidélité*, à la planche XXXII, mais bien le commandant du 3^e régiment, Valais et Schwyz. En effet, à cette époque, le 2^e régiment avait les parements vert pomme. Alors que les parements du 3^e sont ici bleu nuit, manches, et liséré du col, qui est recouvert du galon d'or du colonel. Cf. Henri Ganter : *Histoire des régiments suisses au service de Naples*, Genève, 1901, pp. 42 et 162.

⁹⁰ Portrait à la famille de Courten, Munich. Reproduit dans *Honneur et Fidélité*, 1940, p. 736.

⁹¹ S. Munster, *Cosmographie*, plusieurs éditions, dès 1545 ; et voir aussi Anton Gattlen. *Zur Geschichte der ältesten Walliser Karte*. Vallesia, VIII, 1953.

⁹² Au Dr Adrien de Stockalper, Lucerne, et au musée de Valère, Sion.

⁹³ Hans-Anton v. Roten. *Les grands baillis du Valais*, B. W. G. 1952.

⁹⁴ Le théâtre de Sion, livret d'inauguration : *La Servante d'Evolène*, 1945. Imprimerie Auguste Schmid, Sion.

cette famille, qui se sont succédé depuis Adrien I, familier de Mathieu Schiner, et nommé sur le siège de Sion en 1529. Les planches d'Adrien I et de son successeur Jean Jordan, intronisé en 1548, n'existent plus. La série que nous connaissons, commence avec Hildebrand nommé en 1565. Puis son successeur Adrien II, qui reste sur le siège de saint Théodule de 1604 à 1613, Hildebrand Jost, de 1613 à 1638, Bartholomé Supersaxo, de 1638 à 1640, Adrien III de 1640 à 1646, pour arriver finalement à Adrien IV, 1646-1672.⁹⁵

Furrer inscrit ses sujet dans un ovale, devant un rideau s'ouvrant sur un paysage avec un château. Est-ce la Majorie ? Si oui, on peut juger de la fantaisie de l'artiste... Les armes des prélats sont surmontés de la mitre, accompagnées du glaive et de la crosse. Seule la planche de Supersaxo, qui mourut avant d'être consacré, porte des armes brochant sur un glaive, insigne du pouvoir temporel. Ceci nous démontre que Furrer est un graveur bien informé. Les angles des cuivres sont ornés de fleurs ou de croix, qui varient avec chaque planche. L'ovale porte en exergue le nom de l'évêque, la date de son élection et celle de sa mort. Pour Adrien IV, il grave : ADRIANVS 4TVS DE RIEDMATTEN 5 TVS EPS SED COM ET PRAE YALL et s'arrête à la date de l'élection. Ceci nous permet de dire que Furrer a gravé cette série de planches en 1646. Il signe cette dernière plaque : 108. PET. FVRRER EXCVDTIT.⁹⁶ Le graveur a encore exécuté l'image de l'adversaire acharné des droits épiscopaux, le bailli Jean Roten de Rarogne (1575-1659). Quoique la gravure soit renversée, on retrouve bien le même personnage représenté sur le portrait à la page 85.⁹⁷ La technique de ces planches sur cuivre est assez fruste, mais l'ensemble forme un document précieux pour notre histoire de l'art. En effet, Joseph-Peter Furrer est avec M. Oggier qui, en 1709, grave à Lyon la carte du Valais, un des rares représentants valaisans de ce métier, dont il subsiste des œuvres signées.

Un groupe de Valaisans se fait peindre à Paris, à la fin du XVIII^e siècle. Tousard d'Olbec et sa femme Marguerite de Nucé ont leurs traits enlevés de main de maître par un artiste qui use savamment du pastel et du crayon conté. Ces médaillons fort beaux ont passé longtemps pour des œuvres d'artistes inconnus. Aujourd'hui, grâce à une confrontation avec les gravures à l'eau-forte des Olbec signées et datées, nous pouvons les situer exactement (pp. 193 et 195). En effet, les planches de Tousard et de son épouse portent une inscription en exergue : « Dess.(iné) p(ar) Fouquet, gr.(avé) par Chrétien, inv.(enteur) du physionotrace, cloître St-Honoré, à Paris, en 1791 ».⁹⁸ Les images sont retournées, ce qui indique que les portraits ont servi d'original.

Le poète Pierre-Joseph de Riedmatten (p. 191) s'est également fait peindre à l'adresse du cloître Saint-Honoré. Fouquet, peintre et miniaturiste français qui a un atelier au Louvre, a dessiné le colonel aux gardes suisses en civil, la boutonnière ornée de la croix de Saint-Louis, peu de temps avant son retour en Suisse, puisqu'il hérite la même année de son père la seigneurie de Saint-Gingolph. Le visage du poète badin est expressif, sous les cheveux poudrés ramenés dans le dos par un cadogan. Riedmatten a aussi fait graver son portrait à l'eau-forte. La plaque de ce dernier, exécutée également à l'adresse du cloître Saint-Honoré existe encore.⁹⁹

Le Musée de Valère possède le quatrième tableau de cette série parisienne. C'est un beau portrait féminin, en médaillon, avec le cadre identique à celui des trois œuvres précitées. Sous un seyant bonnet tuyauté, un visage de femme mûre, avec de beaux traits réguliers, est tourné de profil vers la gauche. Nous n'avons pu l'identifier jusqu'ici. Est-ce la mère de Tousard ? Une dame de la famille de Quartéry ? La marquise de Vauborel, amie des Rivaz ? Ce document intéressant est entré dans les collections de Valère en 1912 et ne porte d'indications d'aucune sorte.¹⁰⁰

Ces pastels ont exactement le même fond gris rosé, hachuré à grands traits de conté. Les modèles posent toujours de profil pour le physionotrace de M. Chrétien.

Ces quatre médaillons d'une belle facture, et qui ont gardé toute leur fraîcheur, sont l'œuvre d'artistes au point de départ de la mécanisation des effigies : en quelque sorte, les précurseurs de nos « photographies d'art », mais avec quel art, et encore avec quelle sensibilité...

⁹⁵ D. H. B. S. sous article Adrien.

⁹⁶ Ces plaques mesurent en moyenne 13,2 x 10,4 cm.

⁹⁷ Cette dernière planche plus petite que la série des évêques, mesure 9,5 x 8,6cm.

⁹⁸ Gravure sur cuivre à l'auteur, Sion ; diamètre : 5,2 cm.

⁹⁹ A M^{lle} Marthe de Torrenté, Sion ; diamètre : 5,2 cm.

¹⁰⁰ Inventaire n° 1880.



Adrien IV de Riedmatten, 1646. Gravure par Joseph-Peter Furrer, Musée de la Majorie, Sion.



Gaspard-Jodoc de Stockalper. Fonte vers 1670.
A Madame Cathrein-von Willa, Brigue.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire, les portraits des Valaisans reproduits dans le bel ouvrage de Zur Lauben et Laborde, « Tableaux pittoresques de la Suisse » (Paris, 1780-1788), 5 volumes in-folio.

Y sont publiés : Thomas et Félix Platter, Schiner, Stockalper, Maurice de Courten, la plupart dessinés par *Barbier*, *Pérignon* ; les portraits sont gravés par *Hubert*, *Née* et *Le Masquelier* d'après des tableaux connus. Ce serait le comte Antoine-Pancrace de Courten, bibliophile distingué, qui aurait ouvert les demeures valaisannes aux dessinateurs du baron de Zur Lauben.

A l'extrême fin du XVIII^e siècle, le Bavaois Sene-felder invente la lithographie. Ce moyen de reproduire les dessins sur pierre fait aussitôt fureur. Développée surtout à l'époque romantique, la lithographie pénètre chez nous par les services étrangers. Les jeunes officiers s'empressent de se faire « crayonner » dans leur nouvel uniforme, orné de galons, de graines d'épinard, quelques-uns déjà, avec une croix sur leur large poitrine.

En 1825, *Kottmann*, Lucernois, qui est devenu le peintre officiel de l'armée française, auteur de l'élégant portrait en pied du grenadier Louis de Courten (p. 267), fait aussi une lithographie, en buste, de son modèle.

Dès 1830, les jeunes lieutenants du service des Deux-Siciles envoient à leurs parents, aux demoiselles de leurs pensées des planches signées : *Wenzel*, *Molame*, *Gatti*, *Di Lorenzi*, *Dura*, *Richter*, presque toutes gravées à la Real Stamperia Militaria, de Naples, (pp. 28 et 29). On échange son portrait contre celui de ses compagnons d'armes. Il existera même des albums complets des divers régiments. Et pourtant, beaucoup parmi ces lithographies sont devenues des exemplaires fort rares, et certains même, uniques !...

Dans le domaine des effigies, la sculpture n'est pas abondante chez nous. Citons en premier lieu quatre remarquables pierres tombales du XV^e siècle. Le plus ancien, le gisant au puissant relief de l'évêque André de Gualdo (1418-1437), dans le bas-côté sud de la cathédrale de Sion ; dans la même église, le sol de la chapelle de Sainte-Barbe s'orne de la pierre tombale de l'évêque Walter Supersaxo, mort en 1482. Citons ensuite une dalle d'ardoise gravée, dans l'église de Valère, représentant Guillaume III de Rarogne (1437-1451), revêtu de ses ornements pontificaux. Et encore, la dalle assez effacée de l'évêque Nicolas Schiner, mort en 1510, et enseveli dans le chœur de l'église de Saint-Théodule par son neveu le cardinal de Sion. Ces pierres ecclésiastiques seront publiées dans l'ouvrage d'ensemble que nous réservons pour les évêques de Sion.¹⁰¹

Il existe, au couvent des capucins à Saint-Maurice, un buste très intéressant d'Antoine de Quartery, le célèbre homme d'Etat et ami de saint François de Sales, mort en 1619. Le temps a, hélas ! maltraité cette œuvre en pierre de Collombey, et nous regrettons de ne pouvoir en reproduire l'original. Cependant, le sculpteur Jean Casanova¹⁰² en a fait une excellente reconstitution, qui nous aide à retrouver la création première ; elle se trouve également au couvent des capucins dont Quartery fut l'ami et le bienfaiteur.

Des fabuleuses richesses de Georges Supersaxo, il ne reste rien de certain dans le domaine du portrait sculpté. Peut-on supposer que l'artiste, qui a ciselé la famille de sainte Anne, se soit inspiré des traits de son illustre mécène pour représenter saint Joachim ? Il y a en effet une ressemblance frappante entre le saint et la tête du grand tribun, peint en donateur sur l'extérieur du volet ! (p. 55).

Le « grand Stockalper » sait utiliser à des fins artistiques les mines de fer, dont il est propriétaire à Gondo et à Bagnes. Il fait exécuter de nombreuses taques de cheminée à ses armes, aux blasons de ses amis et collaborateurs. Peu de gens connaissent le grand et beau relief où il se fait représenter en pied, armé, son casque et ses gants posés à ses côtés, devant une balustrade de son château des Trois Rois (p. 23). A sa gauche, en haut, les armes de Stockalper, inscrites dans une couronne de feuillage, sont celles concédées par le Saint-Empire, et nous indiquent que cette fonte a été coulée après 1653. Ces armes sont entourées de la devise peu utilisée : SOLI FIDE DEO. Par son style, le dessin s'apparente nettement à la gravure de Sébastien Bianchi (p. 18). Le meilleur exemple de cette plaque de fonte appartient actuellement à M^{me} Cathrein-von Willa à Brigue, qui conserve précieusement le modèle original sculpté sur bois pour le moulage.

¹⁰¹ Les portraits des évêques de Sion ne sont pas, sauf quelques rares exceptions, d'une qualité artistique remarquable. Nous avons pensé de les publier, comme instrument de travail historique, au complet dans leur ordre chronologique, dans la revue *Vallesia*, et faire de même pour les abbés de Saint-Maurice, et les prévôts du Grand-St-Bernard.

¹⁰² Sculpteur de talent, originaire de Trois-Torrents, qui a travaillé surtout dans la région de Monthey, et sculpte en 1943, les statues du portique de l'église de cette ville.

Le fondeur de Stockalper a encore coulé deux pièces d'un très grand intérêt.¹⁰³ Ce sont les bustes en haut-relief de Gaspard de Stockalper et de son épouse Cécile de Riedmatten. Le seigneur de Brigue est bien dans la ligne des portraits et des gravures que l'on connaît de lui : le visage encadré de cheveux longs, le front dégagé, moustache et mouche à l'espagnole, le col de dentelles émergeant de l'armure. La composition très décorative est entourée de l'inscription en arc de cercle : C. STOKALPER DE TVRRE BARO DOVINI. Gaspard Stockalper de la Tour, baron de Duin. Son épouse, assez différente des deux portraits que nous connaissons d'elle ¹⁰⁴, porte le célèbre bonnet de fourrure, dit « Schiffkappe ». L'inscription en exergue mentionne : CECILIA DE RIEDMATTEN VXOR BALLIV STOKALPER DE TVR. Ces deux plaques mesurent 29 sur 30 centimètres, et le relief très accentué a une épaisseur de cinq à six centimètres. Ces deux fontes existent en plusieurs exemplaires (pp. 20 et 21).

Au XVIII^e siècle, nous faisons une découverte intéressante : un artiste autrichien, *Mathias Kögler*, membre de l'Académie de Vienne depuis 1772, passe par la vallée du Rhône en 1785. Il exécute, à Sierre, le petit buste en marbre blanc du comte Antoine-Pancrace de Courten (p. 25). Le lieutenant-général est représenté déjà âgé, les traits épaissis, mais sa physionomie n'a pas changé. La poitrine est barrée par le grand cordon de Saint-Louis qu'il a reçu en 1766. Ce buste est signé et daté « Kögler fecit, 1785 ».

Nous avons retrouvé à Sion deux autres œuvres de cet artiste : les reliefs en marbre blanc des bourgmestres Barberini (p. 24). François-Emmanuel Barberini (1703-1786) est représenté de profil, à droite, avec le manteau à collets et la grande perruque à marteaux, insigne des bourgmestres et des préposés de la Baronnie.¹⁰⁵ Ce buste date d'un an avant la mort du bourgmestre. Son fils, Joseph-Emmanuel (1733-1811) nous apparaît de profil, à gauche, le visage plus mince, élégant sous sa perruque à boudins, et le cadogan avec un nœud rejeté sur l'épaule. Il a cinquante-deux ans. Ces deux bustes, au relief assez prononcé, d'une excellente facture, sont signés « Kögler, fecit » mais non datés. L'artiste saisit admirablement les caractères différents du père et du fils, et leur ressemblance est frappante. On peut la comparer avec deux portraits : celui du père représenté plus jeune, par un artiste inconnu (p. 125), et celui du fils (p. 215) qui pose devant le pinceau de Félix Cortey, vingt ans plus tard. Ces deux bustes ont probablement été commandés à l'artiste par Joseph-Emmanuel Barberini, homme cultivé, qui s'intéresse à l'art et s'entoure de belles choses. Il laisse d'ailleurs un témoignage de son goût en reconstruisant, après l'incendie de 1788, son bel hôtel de la rue de Savièse, qui nous offre une des plus jolies façades de Sion au XVIII^e siècle.

Nous nous demandions si Kögler, artiste en vue, qui exécute en 1784 une grande statue équestre de l'empereur Joseph II, n'avait pas travaillé au buste du comte de Courten à Paris ? Mais l'heureuse découverte des deux reliefs des Barberini, qui « gens de robe » n'ont pas quitté le Valais, nous situe exactement le passage du sculpteur autrichien dans notre pays. A-t-il été envoyé en Valais par le baron Julier, illustre Valaisan à Vienne, pour une commande que nous ignorons ? Ou l'artiste voulait-il simplement tenter sa chance auprès de son archiduchesse, Marie-Antoinette, devenue reine de France, en faisant le voyage de Vienne à Paris, par Milan et le Valais ?

Deux autres bustes de Valaisans ornent des cénotaphes et sont par conséquent des représentations posthumes. Le premier date de l'extrême début du XIX^e siècle. Il nous conserve les traits de Philippe-Eugène de Courten, lieutenant-général au service de Sardaigne, mort en 1802 à Turin. Son effigie en pierre le représente dans un âge avancé, le visage amaigri, sous une perruque à deux rangs de boudins. Nous n'avons pu voir l'original qui appartient aujourd'hui à la famille de Courten, et nous ne savons s'il est signé.

La statue du colonel Eugène Allet, mort en 1878, orne son tombeau dans une niche du bas-côté nord à l'église de Loèche (p. 25). D'un style très figuratif, il est signé *L. Wethli*, de Zurich, et a été offert par les compagnons d'armes du célèbre officier. Il représente bien l'allure martiale du colonel des zouaves pontificaux, qui, lorsque Pie IX voulut le nommer général, lui répondit : « Il y a de nombreux généraux dans le monde, mais il n'y a qu'un seul colonel des zouaves de Sa Sainteté, et je suis heureux de le rester. »

Mentionnons encore, pour terminer cette liste de la sculpture en Valais, un buste qui s'incorpore nettement à l'art de la fin du XIX^e siècle : c'est celui d'Alexandre Seiler, le créateur des célèbres hôtels de Zermatt. En marbre blanc, cette statue n'est ni signée ni datée, mais on sait qu'elle est l'œuvre d'un artiste italien.¹⁰⁶



Cécile de Riedmatten. Fonte vers 1670, A Madame Cathrein-von Willa, Brigue.

¹⁰³ S'agit-il de Beyruber, qui travaille pour Stockalper déjà en 1652. Peter Arnold, tome I, p. 120.

¹⁰⁴ Page 75, et portrait à M. Gaspard de Stockalper, Brigue. Voir : Die Ahnfrau der Stockalper vom Turm, par Gnevko-Blume, dans Blätter aus der Walliser Geschichte, 1942, p. 268.

¹⁰⁵ Hildebrand Schiner, Description du Département du Simplon, ou de la ci-devant République du Valais. A Sion, chez Antoine Advocat, 1812, p. 380.

¹⁰⁶ Aimable communication de M^{lle} Rose-Marie Seiler, Gletsch.

Dans le domaine si vaste du costume, le Valais tient certainement une place à part.

En effet, ce camp retranché, terrain naturel à l'éclosion de toute une tradition vestimentaire, est devenu, comme l'exprimait si justement l'écrivain C. F. Landry, « le plus jeune des pays éternels ».¹⁰⁷

Et, avec ce développement extraordinaire, cette vitalité débordante, le Valais reste le dernier bastion du costume. Non pas du costume mal copié que l'on enfle pour le cortège, mais de l'habillement que les femmes portent pour les humbles travaux de chaque jour, à la maison, ou aux champs. Evolène, au nom qui à lui seul est poésie, le plateau ombragé de Savièse, paradis des peintres, le Lötschental dont les rubans sont assortis aux couleurs liturgiques, le Pays de Conches en sont les témoins vivants.

Le costume de nos bourgs et nos villes, si particulier, s'est formé avec l'apport des générations, des influences latines et germaniques. Mais il est curieux de remarquer qu'aux XV^e et XVI^e siècles les dames du Valais adoptaient la mode internationale. Il n'est pas trop osé de dire que les Valaisannes s'habillaient selon la politique que faisaient leurs époux. Car ces maris-patriotes suivaient le Saint-Empire, le roi d'Espagne ou le roi de France selon leurs inclinations, certes, mais les pensions distribuées par les trésors des pays qui nous environnaient, les soldes militaires largement promises, moins souvent réglées, influençaient beaucoup chez nous la manière de se vêtir.

En effet, en 1455, Françoise Asperlin est représentée, sur la fresque votive de Valère (p. 51), agenouillée aux côtés de son mari, avec une coiffe recourbée sur le front, du plus pur style français.

A partir de Schiner, l'influence allemande domine. Les volets extérieurs du beau triptyque de Glis exécutés en 1519 (p. 55) portent la signature des maîtres à l'œillet de l'Oberland. Ils représentent sur un fond de Valère et du château de Naters, Georges Supersaxo et son épouse, entourés de leurs 24 enfants. Celle-ci, fille du grand châtelain Lehner, de Brigue, est drapée dans un bonnet de voile blanc, un grand pan retombant, tel que Hans Asper à Zurich et Stimmer à Schaffhouse représenteront les femmes des bourgmestres influents.

En 1540, Mademoiselle Jordan, âgée de 16 ans,¹⁰⁸ porte une fraise savamment amidonnée, de somptueux bijoux et un minuscule chapel avec voile retombant sur le front, que l'on retrouve chez toutes les dames des cours de Madrid, de Paris ou de Florence !

Il existe encore à Rarogne, une charmante fresque signée en 1601 par le maître D. L. (p. 61). Elle remémore le mariage de Nicolas de Roten, gouverneur de Saint-Maurice en 1585 et de Barbara de Riedmatten. L'artiste a peint le couple en pied. La jeune épouse est habillée « à l'allemande » : robe plissée à large bordure, tablier brodé, et sur la tête le petit chapeau noir, plat, inauguré par les lansquenets.

Ce n'est qu'après 1600 que les dames du Valais se créent une mode bien à elles, influencée plutôt par le Saint-Empire. La robe ample sera en général de drap fin, bleu, noir, ou rouge (laines de leurs moutons, teintées aux couleurs végétales), revers de manches vermillons. Tout le vêtement est bordé de larges galons d'or, appelés bords d'Espagne. Le grand « bonnet à poil », que l'on trouve aussi dans les portraits bernois, a été primitivement en fourrure de renard, martre ou autres bêtes tuées dans les vallées.

Ce n'est que plus tard qu'il sera en soie. Relisons à ce sujet ce qu'a écrit en 1812 Hildebrand Schiner dans sa « Description du Département du Simplon ».¹⁰⁹ Cette chronique ne manque pas de naïveté, mais elle est charmante par les détails, et surtout par le point de vue d'une époque :

« Les dames portaient anciennement selon leur mode, de grands bonnets en forme de bât, faits de soie noire épaissement tressée, dont l'un des bouts couvrait l'oreille droite, et l'autre l'oreille gauche. On ne saurait se faire une idée parfaite de ce genre de bonnet, il n'y a que le portrait d'une dame ainsi coiffée (*sic*) qui puisse vous la donner. Cette coiffure devenait chère par la quantité de soies qu'on y prodiguait ; elle était excellente pour tenir au chaud la tête de nos vieilles dames, en allemand on l'appelait « Schiffkappe », c'est-à-dire bonnets en forme de barque.

» Mais aujourd'hui, dans la plaine et dans les villes, les dames, les demoiselles et surtout les filles, portent de petits chapeaux de paille, qu'elles ornent de rubans et de pièces de brocard, de dentelles, de falbalas. Ces rubans sont souvent fort riches, puisqu'ils sont d'un drap d'or ou d'argent, parsemé de fleurs à couleurs, de manière qu'il n'est pas rare d'en voir qui coûtent plus d'un louis. Cette coiffure est jolie lorsqu'elle est encore dans sa fraîcheur, j'entends lorsque ces rubans sont encore neufs, et surtout, lorsque ce sont des jeunes et jolies personnes qui les portent. C'est assez l'usage aujourd'hui de garnir ces chapeaux de rubans roses, ou d'autres couleurs vives de goût, de les doubler de taffetas de même couleur ou bien noir. On portait encore sous ces chapeaux des dentelles de tout prix, même des Valenciennes de plusieurs louis d'or, mais cet usage cesse, et déjà la jeunesse n'en porte plus.

» Les dames avaient aussi l'usage de porter de grands chapeaux de poils noirs, ces chapeaux étaient fins, ornés d'un large galon en or, qu'on appelait des bords d'Espagne. Ces chapeaux ainsi galonnés faisaient une parade particulière sur la tête de nos Valaisannes et leur donnaient un certain air de grandeur. Les anciennes coutumes, surtout dans la manière de s'habiller chez nos anciennes dames, me reviennent tellement que je sais parfaitement me les représenter : à cette occasion, je mentionnerai leurs robes traînantes, dont les manches étaient très amples, très courtes et souvent galonnées. Ce qu'il y avait de plus frappant dans ce costume était ces larges garnitures de mousseline brodée, qui débordaient à grands plis au moins sept à huit pouces la manche de la robe. Une autre particularité encore qu'on observait dans ces sortes de robes, étaient les agraffes (*sic*) ou gros crochets d'argent comme aussi quelquefois dorés, tous placés à une petite distance les uns des autres, et dont chacun pesait au moins un demi-once. Les galons en or, les boutons en argent et quelquefois même en or massif, étaient la marque distinctive des gens de qualité.

¹⁰⁷ C. F. Landry, « Présence du Valais » dans Feuille d'Avis du Valais du 2 août, 1956.

¹⁰⁸ Portrait au musée de Valère, Sion. Inventaire n° 1274.

¹⁰⁹ Schiner, Description... 1812, pp. 34 et ss.



Gaspard Jodoc Stockalper de la Tour.
Fonte vers 1670. A Madame Cathrein-von Willa, Brigue.

8 1



Le bourgmestre Fr.-Emmanuel Barberini.
Relief en marbre blanc, par M. Kögler, 1785.
A Madame Suzanne Denériaz-Barberini, Sion.



Le bourgmestre Joseph-Emmanuel Barberini.
Relief en marbre blanc, par M. Kögler, 1785.
A Madame Suzanne Denériaz-Barberini, Sion.

Ils étaient cousus sur deux rangs, à l'ouverture des robes faite sur l'estomac, dans laquelle se plaçait une busquière, d'une figure triangulaire ; un cordon rond de soie, passait alternativement dans ces crochets, et croisait en forme d'échelle sur cette busquière, quelquefois richement décorée d'or ou d'argent».

Par exemple Madame Stockalper-Imhof (p. 59) revêt encore nettement un costume XVII^e siècle. La large fraise ne se portera plus guère après 1700, elle sera remplacée par un col de dentelles, finissant en pointe, assorti aux manches et à la coiffe (p. 113). Alors apparaîtra le tour de cou, en perles aux points d'or, entrecoupées de grenats.

Vers 1740, la busquière qui était plutôt cachée, devient le principal ornement du costume du Valais. Très large, elle recouvre le buste jusqu'aux emmanchures et finit en pointe. La gorge est garnie d'une guimpe en dentelles fine et le fichu croise très haut autour du cou.

Les plus belles busquières se décorent sur soie avec des motifs composés : fleurs, arabesques, fruits, rubans, paillettes, signes héraldiques ou attributs. Au Musée de Valère, une busquière de mariage porte deux cœurs enflammés. Ces broderies deviendront l'orgueil des jeunes beautés valaisannes !

Plusieurs portraits, exécutés vers 1720 (pp. 105 et 117), nous montrent des Valaisannes avec la coiffe seulement. Ceci nous prouve, à l'encontre de ce que l'on a souvent avancé, que les dames ne vivaient pas toute la journée avec leur chapeau...

Ce dernier, vers 1750, est à ailes recourbées vers le haut, toujours bordé d'un galon d'or, ou d'un léger falbala aux couleurs principales du costume. La charmante dame à l'oiseau de la couverture de ce volume, qui est une dame de Courten¹¹⁰, représente certainement un des beaux exemples du milieu du XVIII^e siècle. Elle semble avoir été exécutée par *Staedelin* ou *Steudelin*, le même artiste qui a peint Barbe Marclay en 1750 (p. 121).

A l'époque Louis XVI, le chapeau, tout petit, redevient plat. Il est presque toujours bordé d'un falbala de soie noire. *Antoine Milesi*, peintre italien de passage, a fixé en 1787, les traits d'Anne-Marie-Josèphe de Torrenté, épouse du gouverneur Bernard d'Allèves (p. 179). Cette toile, d'un grand raffinement de tons, nous situe la plus belle époque d'une dame de Sion en « grand costume valaisan ».

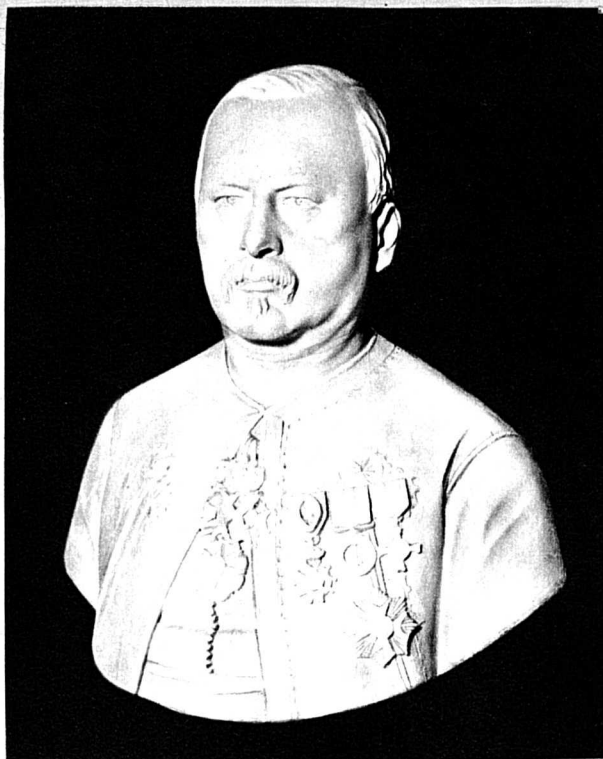
Les patriciennes de notre pays porteront dès le XVII^e siècle un habillement qui évoluera naturellement avec le costume de l'Europe, mais gardera un style unique jusque tard dans la XIX^e siècle.

Ainsi, pendant 250 ans s'est formé ce costume très particulier aux cités de la vallée du Rhône, qu'au lieu d'appeler celui des Dames de Sion, on peut sans erreur, nommer celui des Dames du Valais. Ce costume sera à son apogée entre 1750 et 1790. Il faut toutefois admettre que Saint-Maurice, à l'entrée de la vallée, où le goût de Paris régnait en maître, et Sion, capitale qui abritait le résident de France, donnaient le ton.

¹¹⁰ Portrait publié en couleurs sur la couverture, à Mademoiselle Thérèse de Courten, Sion.



Le lieutenant-général Antoine-Pancrace de Courten
par Mathias Kögler, 1785.
A M. Eugène de Courten, Sion.



Le colonel Eugène Allet
par L. Wethli, après 1878.
Eglise de Loèche.

Cependant, les officiers en congé des régiments apportaient un peu partout dans le canton des colifichets qui faisaient le plaisir de leurs belles et de la gent féminine de leur demeure : fichus, gants, rubans, dentelles, châtelaines et bijoux !

Le spirituel chevalier *Stanislas de Boufflers* visite le Valais à la fin octobre 1764. Avec son ami, le comte de *Beauregard*, ils se présentent comme portraitistes, sous les noms de M. Charles et M. Belpré. A Vevey, Boufflers fait le portrait d'une notabilité, ce qui nous a valu une lettre fort amusante. Ils exécutent à Sion les portraits du résident de Chaignon et de son épouse Catherine de Quartery.

Ces deux pastels existent encore. La famille d'Odet les avait hérités en partage, et les conservait dans sa campagne des Palluds, entre Saint-Maurice et Massongex.¹¹¹ Le tableau du résident porte au verso la mention suivante : « Ce portrait au pastel est fait par le chevalier de Boufflers, voyageant en Suisse pour son plaisir », et celui de la résidente : « Ce portrait est l'ouvrage du cte de Beauregard, voyageant avec le chevalier de Boufflers reçus tous deux à la résidence à Sion » (pp. 133 et 135). De ces ouvrages nous connaissons encore des répliques d'époque, légèrement agrandies, qui ornent le salon de Condal, terre des Chaignon en Franche-Comté.

Pour l'effigie du résident, nous reproduisons la réplique, car le « voile » du pastel original a souffert de déprédations. Ces œuvres restent un témoignage de l'engouement de la société française pour l'Helvétie et sa nature, que Jean-Jacques Rousseau met à la mode avec « la Nouvelle Héloïse ». Madame de Chaignon, « femme vertueuse », selon l'idéal du philosophe de Genève, mère de nombreux enfants, s'occupe prosaïquement du train de sa maison. A l'occasion elle sait se charger des affaires diplomatiques de son époux et ajoute à une vie très proche de la nature beaucoup de charme, d'intelligence et d'amabilité. Elle dut certainement plaire aux disciples de Rousseau, qui avait passé par Sion vingt années avant ses admirateurs.¹¹²

Boufflers écrit dans sa quatrième lettre à sa mère : « Je suis à cette heure dans le Valais, frontière de l'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse. C'est le seul où toutes les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont des petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelles, et de petits chapeaux par dessus avec des nœuds de rubans ». ¹¹³

La ligne du costume féminin reste extrêmement fidèle et classique. Les rares étrangères, comme Madame de Roten, née Brem, venue de Besançon à Rarogne, adoptent immédiatement la coutume du pays. La résidente de Chaignon et Madame d'Olbec, née de Nucé, s'autorisent probablement de la nationalité française de leur époux en abandonnant la coiffe pour les cheveux poudrés.

¹¹¹ Ces deux pastels appartiennent actuellement à Madame John.-R. Fierz, née de Riedmatten, à Berne.

¹¹² Lucien Lathion, Jean-Jacques Rousseau à Sion, dans *Annales Valaisannes*, octobre 1944, p. 249.

¹¹³ Lettres de M. le chevalier de Boufflers, Paris 1764. Berne, L. Bibl. K/591.

Il semble que les Valaisannes profitent de l'indépendance du pays en 1804 pour laisser définitivement la busquière et adopter les modes de l'Empire. Elles portent alors la taille haute. La gorge découverte se cache plus ou moins sous un fichu assorti au tablier ; les manches deviennent longues, couvrant en pointe le dos de la main. Et, toujours fidèle, le petit chapeau valaisan rond et plat, dont les rubans ornés de paillettes sont au goût du jour.

A partir de 1803, la coiffe est abandonnée par plusieurs jeunes beautés.

Les plus hardies, qui sont aussi celles qui ont voyagé, telles les deux filles du baron de Werra, Roselyne Bertrand, élevée à la Visitation à Fribourg, la colonelle de Courten, qui a suivi son mari à Venise, adoptent résolument les voiles et les gazes transparentes, les shalls mis à la mode par Corinne.

En 1812, l'impératrice Joséphine logeant au Lion-d'Or à Sion ¹¹⁴ « désira voir une dame vêtue avec l'ancien costume valaisan. M^{me} de Lavallaz, née de Courten, femme du maire, lui a été présentée un instant ». Madeleine de Lavallaz, comme en témoigne son portrait ¹¹⁵, s'habillait déjà en 1808 à la mode Empire. L'épouse du maire de Sion aura revêtu pour la circonstance le grand costume avec busquière dans lequel elle se fit peindre (p. 203) peu d'années auparavant.

Vers 1830, jeunes femmes et jeunes filles, de Brigue jusqu'à Monthey, commencent à se vêtir à la mode européenne. Le chapeau, devenu plus haut, reste le seul élément bien valaisan du costume féminin. Il frappe d'ailleurs les artistes qui parcourent nombreux la route du Simplon. Les rubans changent encore, bleu pâle pour une fiancée, blancs pour le mariage, noirs pour le deuil, puis peu à peu, sans s'occuper des rites, chacune les assortit à sa toilette.

En 1833, Laurent Ritz, portraitiste de talent, représente Laure de Montheys, née Wolff (p. 277), avec ce chapeau encore typique et gracieux.

A partir de 1850, le falbala devient toujours plus lourd, la coiffe triple de hauteur ; il faut avoir un jeune minois, ou un visage bien régulier pour supporter avec art la pesante coiffure. Le chapeau valaisan est relégué dans les armoires des villes, il se retire dans les campagnes et les vallées. Seules, les vieilles dames lui resteront fidèles jusqu'à la guerre de 1870.

Relisons, en guise de conclusion, le gouverneur Schiner, qui s'est révélé meilleur observateur que politique : « Voilà les anciens costumes du Valais ; tout y était simple chez eux, tout était modeste et décent. Leur parure consistait dans la valeur des choses, et non dans son éclat et dans sa beauté. L'inconstance n'inventait point à chaque moment de nouvelles modes, la même durait plusieurs siècles, et l'on distinguait moins les personnes par leur habillement que par leur talent, leur mérite, leurs qualités et vertus ».

Les Valaisans des siècles passés n'eurent pas toujours la sauvagerie que certains écrivains ont voulu leur prêter, et fort gratuitement d'ailleurs...

Bien élevés, ils font souvent, sous la férule des recteurs de familles, d'excellentes études, poursuivies à l'abbaye de Saint-Maurice, ou chez les Jésuites de Sion et de Brigue. Beaucoup, parmi eux, complètent leurs connaissances dans les grands centres intellectuels. Très tôt, déjà, les universités de Paris, de Bologne, de Milan eurent leurs étudiants du Valais.

A l'époque de la Renaissance, Thomas Platter réunit à Bâle une équipe de jeune humanistes, et Zurich, avec Josias Simmler ¹¹⁶, sera le centre de rencontre des étudiants de la vallée du Rhône. Ainsi, de nombreuses générations se succèdent, cultivées, ouvertes au domaine de l'esprit, et quelquefois des arts.

Nous ne citerons pour preuve que ce programme du jeune baron Gaspard-Eugène Stockalper de la Tour, (p. 219) qui, après un voyage à Vienne, décrit depuis Turin l'emploi de son temps en 1770. Le Dr Henri Rossi cite à son sujet : « Il se lève à sept heures et demie, étudie jusqu'à neuf heures et demie, assiste à la messe, puis suit les cours de droit canon. Après midi, il étudie l'italien, mais c'est difficile, car tout le monde ici ne parle que le piémontais... De trois à quatre heures, il suit les cours de droit civil, et prend de cinq à sept heures des cours de danse. Il y ajoute parfois des heures de fleuret, ou alors, étudie jusqu'au repas du soir, qui est à neuf heures et demie ».¹¹⁷

Dans le canton, les plus doués pour l'art oratoire font du droit et ceux qui possèdent la faculté d'émouvoir la Diète se haussent vers les grandes charges. D'autres continuent par tradition la carrière militaire. Beaucoup parmi eux connaissent leurs lettres, s'expriment parfaitement en latin, font de la musique, s'occupent de littérature ou d'histoire. Les bibliothèques des familles Supersaxo, de Riedmatten, de Stockalper, de Torrenté, Kuntschen, de Courten, de Kalbermatten, de Rivaz, de la Pierre, d'Odet, de Wolff ou d'Angreville en sont encore les témoignages.¹¹⁸

Braves et beaux, les officiers font généralement sensation, dans les villes étrangères, par leur taille et peut-être aussi par leur timidité cachée sous un air conquérant. Leurs chefs, qui sont aussi leurs cousins, colonels des Suisses à Paris, généraux à Naples, maréchaux en Espagne, commandants de la Garde à Turin ou près du Saint-Siège, les accueillent paternellement et leur ouvrent leurs salons. Nos jeunes officiers participent dès lors à la vie de société de toutes les capitales de l'Europe.

Plusieurs familles s'allient ainsi aux noms de France, d'Italie, d'Espagne ou d'Autriche. Pour en situer quelques-uns mentionnons en France : les Willemur, Genlis, Franclicu, Grimaud-Dufort, Reverseaux, La Jonquière-Boulainvilliers, Crèveœur ; en Autriche : les Auersperg ; en Italie : les Caracciolo ducs de Venosa, Visetti, Spasiano-Tasso, Giordano-Tomaso ; en Espagne : les Guzman, Suñer de Pueyo, España ; en Piémont : les Lascaris...

¹¹⁴ Jeanne Cretton, Le passage en Valais de l'impératrice Joséphine, en juillet 1812, dans *Annales Valaisannes*, n° 3, octobre 1953, p. 364.

¹¹⁵ Portrait à M. Henri de Lavallaz, Sion.

¹¹⁶ Meyer de Knonau, cité par Ghika, La fin de l'Etat corporatif en Valais, Sion, Imprimerie Fiorina et Pellet, 1947, p. 105.

¹¹⁷ Dr. Heinrich Rossi, Kaspar Eugen Stockalper vom Thurm, 1750-1826, Paulus Druckerei Freiburg, 1942, p. 14.

¹¹⁸ La bibliothèque de Rivaz a été publiée par Marie-José de Rivaz. Une bibliothèque valaisanne au XVIII^e siècle, dans *Vallesia*, II, 1947.



La famille de César Perrig-Escher. (1799-1883)
Huile sur toile, par Laurent Ritz, vers 1825.
A Madame Cathrein-von Willa, Brigue.

franz - Stehane



Edouard de Wolff
Général au service de Naples.
Lithographie par Wenzel, vers 1836.



Eugène de Stockalper
Maréchal au service de Naples.
Lithographie par P. Dura, vers 1848.

Nous ne pouvons mieux finir cette esquisse de la vie de la société valaisanne qu'en relisant ce que M. Eugène de Courten a écrit sur sa famille¹¹⁹ : « Sous la protection des clochers de Saint-Théodule et de Sainte-Catherine, leurs générations se sont succédé dans la joie et dans la peine, dans les gloires politiques et militaires et dans les humbles soucis journaliers.

» La plupart d'entre eux s'expatrièrent dans les armées étrangères, France, Espagne, Piémont, Angleterre, Saint-Siège, mais tous ceux que le hasard des voyages et des batailles épargna revinrent dans le pays natal auquel ils restaient très attachés.

» Leurs épouses et leurs enfants y maintenaient la pérennité du foyer familial et des traditions terriennes, la flamme vivante d'une foi qui, chaque année, dans les semestres de congé ou entre deux campagnes, ramenaient les absents dans leurs demeures, au pied des autels de leurs saints patrons et sur les dalles sépulcrales des défunts. Qu'ils fussent mêlés aux soucis de la politique, aux exercices et aux dangers de la carrière militaire, leur plus grande joie était de retrouver leurs familles, de s'y délasser dans des réunions de parents et d'amis, de continuer leurs études dans leurs bibliothèques judicieusement composées et sans cesse augmentées, de vaquer à la culture de leurs vignes et de leurs champs.

» Grands-baillifs ou généraux, capitaines ou châtelains, courtisans ou seigneurs terriens, hommes de salon ou petits propriétaires, aucun ne négligeait le livre du ménage, le registre du doit et de l'avoir, l'inventaire et le bilan des récoltes annuelles. Une vaste correspondance les reliait avec les principaux pays d'Europe et des pays d'Outremer, et, soigneusement classée, complétait leurs souvenirs et leurs archives.

» Riches ou peu fortunés, ils vivaient sans ostentation ni vanité, se mariant dans leur parenté valaisanne, élevant de nombreux enfants, animés d'une forte et sereine confiance en Celui qu'ils invoquaient quotidiennement dans leurs chapelles privées et dans les églises du pays.

Avec Fribourg, où les Diesbach de Torny sont la seule famille suisse portant une couronne princière, le Valais a probablement reçu, parmi les cantons, le plus de titres de la faveur des souverains.

L'évêque de Sion était de droit prince du Saint-Empire, mais ce titre est attaché à la charge. Maurice-Fabien Roten, de Rarogne, le portera sur son grand sceau jusqu'en 1844. En 1782, Victor-Amédée, roi de Sardaigne, accorde le titre de comte à Jean-Georges Schiner, abbé de Saint-Maurice, pour lui et tous ses successeurs.

Après la noblesse féodale, représentée jusqu'au XX^e siècle par les seuls Montheys, et les ministériels, dont quelques noms subsistent encore aujourd'hui, les familles des grands-baillis, des bourgmestres de Sion et des gouverneurs forment dès le XV^e siècle le patriciat. Et le caustique et savant chanoine Anne-Joseph de Rivaz dira dans son « Nobiliaire valaisan »¹²⁰ : « En Valais, c'est

¹¹⁹ Famille de Courten, Les Fondations religieuses. Le bénéfice de l'autel de St-Joseph, à Sierre, 1687-1942, Les Maisons de la famille de Courten à Sierre, p. 85. Imprimerie Fiorina et Pellet, Sion, 1942.

¹²⁰ Archives cantonales, Sion. Anne-Joseph de Rivaz, Opera historica, tome XVIII, p. 482.

l'ancienneté du patriciat qui fait les bonnes ou les médiocres familles.»

Le grand-bailli était appelé « magnifique », le bourgmestre de Sion, « monseigneur » et le Conseil dans son ensemble, « les barons de Sion ». Beaucoup parmi ces familles reçurent des chartes en règle qui ne sont souvent que des confirmations. Sur plus de soixante lettres de noblesse concédées à des Valaisans, on compte cinq titres de marquis, treize titres de comte, huit de baron et vingt-trois lettres de chevalerie héréditaire, les autres étant des concessions « ad personam ».¹²¹

Mais ces seigneurs-patriotes, imbus surtout de leurs qualifications politiques, n'en font généralement pas état. Ils ne se laissent, d'ailleurs, nullement impressionner par un prince étranger, ou une impératrice en voyage ! A ce sujet, la phrase du Valaisan, citée par Maurice Zermatten : « Il n'est pas bourgeois de Sion !... » est typique.¹²² Elle explique bien une mentalité de vase clos, heureusement dépassée. D'autre part, on raconte toujours que le Valaisan portait ses titres deux fois dans son existence : à son mariage et au cimetière... En effet, il les faisait graver sur ses faire-part et sur sa pierre tombale !

Cette galerie de portraits nous montre que si le Valais n'abrite pas les grands peintres qui vivent dans l'entourage des mécènes et des rois, il possède néanmoins une certaine personnalité artistique. Le pays des alpages et des rocs entretient avec l'étranger des contacts nombreux et enrichissants.

Dans ce camp retranché, chaque siècle apporte son dû. A chaque génération on retrouve des hommes de goût, promoteurs des arts, et qui usent de leur fortune avec intelligence. Les âges d'or se succèdent avec les Rarogne, au XV^e siècle ; moins de cent ans plus tard, les Schiner et les Supersaxo laissent, ainsi que Stockalper au XVII^e siècle, des témoignages admirables, créés au milieu de leur vie mouvementée. Au XVIII^e siècle, Sion, Sierre, Saint-Maurice s'embellissent de charmants hôtels, décorés avec mesure, ornés de tableaux, de livres, d'orfèvrerie qui font souvent l'admiration des visiteurs.¹²³

Jusqu'à la fin des services étrangers, c'est-à-dire des capitulations de Naples en 1860, le Valaisan est souvent voyageur, ouvert, cultivé, amateur de belles choses, en un mot, il suit l'évolution des siècles. Les gens vont et viennent avec une extraordinaire facilité. Celui qui veut sortir peut, d'un jour à l'autre, s'engager dans les armées et courir l'Europe. Qu'il soit simple soldat ou colonel, il a la possibilité de s'enrichir spirituellement et de développer ses aptitudes. Le soldat Cortey, peintre ne manquant pas de talent, qui revient d'Espagne, en est un exemple.

C'est de 1860 à 1906 que le Valais ne suit pas le grand courant travailleur et industriel. Durant cette époque, il ne sait plus toujours conserver ses richesses et, du point de vue culturel et surtout de l'art plastique, ces années resteront parmi les plus creuses...

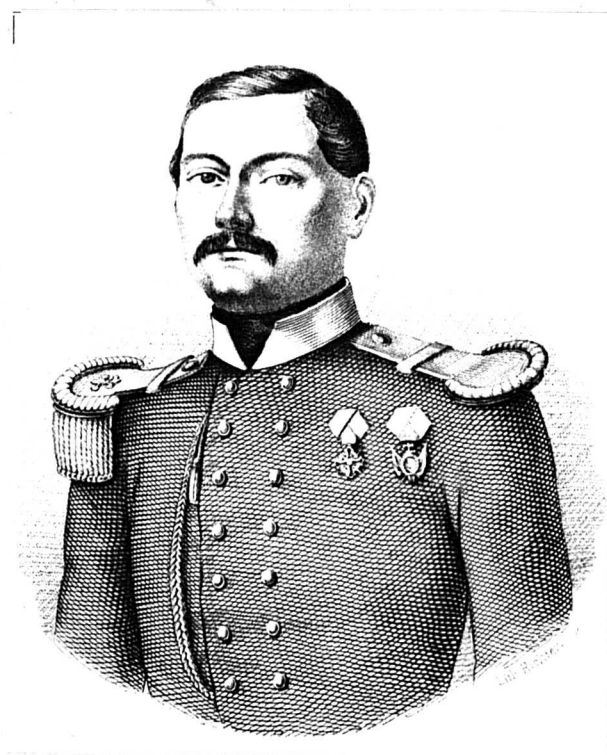
¹²¹ Dr Wolfgang, A. Liebeskind. La noblesse valaisanne, dans *Mélanges pour François Guisan*. Lausanne, 1950. La liste communiquée au professeur Liebeskind s'est encore augmentée depuis.

¹²² Maurice Zermatten. « Sion », Editions Victor Attinger, Neuchâtel, 1944, p. 240.

¹²³ Rodolphe Toepffer, *Nouveaux voyages en zig-zag*, Genève, 1843, tome I, p. 291.



Augustin de Riedmatten,
Maréchal au service de Naples.
Lithographie par Mollame, vers 1850.



Eugène Ducrey
Capitaine au service de Naples,
Lithographie Richter, vers 1855.

Alors, les peintres autochtones sont rares. Les commandes ne provoquent plus la création artistique. Ritz vit avec peine de sa peinture, Blatter doit s'exiler à Paris. Les collectionneurs, comme Charles d'Odet, Joseph Seiler, Charles Fama, passent pour des originaux. Si un très grand effort, dû à l'impulsion de quelques amateurs distingués, peut créer le Musée de Valère, en 1883 déjà ¹²⁴, il est, soulignons-le, efficacement soutenu par le gouvernement, dans la faible mesure de ses budgets. Mais, durant des années, la plupart des particuliers n'apprécient guère la valeur artistique de leur patrimoine. Le pays devient un champ d'exploitation où les antiquaires et brocanteurs de toutes catégories acquièrent, le plus souvent à vil prix et par des arguments fallacieux, la pièce rare, le meuble de style, la toile de maître. Un cas typique reste pour la Suisse celui de « L'Homme au Casque d'or », de Rembrandt, conservé depuis des générations dans la famille de Boccard, à Fribourg, et qui fut vendu pour une somme dérisoire. Et que dire de la « Bible de Valère », achetée au Chapitre de Sion vers 1880 par un grand musée londonien, où l'on peut encore l'admirer ? ¹²⁵

Les partages dans les familles nombreuses, où la fortune n'est plus alimentée, dispersent orfèvrerie, mobilier, bibliothèques, tableaux. Et cela, tout naturellement, parce que chez nous comme ailleurs, le goût est déformé, et « la culture générale » est au néo-gothique et au Saint-Sulpice...

Kassner dira avec justesse : « On voulait être artiste, au début du siècle... Par dessus le marché, on n'avait pas l'ombre de goût, on en était fort dépourvu, à force de génialité d'emprunt ». ¹²⁶

Jusqu'en 1860 également, les substitutions héréditaires sauvegardent le manoir familial d'où l'on ne déménage pas, et l'apport des générations. On y ajoute de la peinture, des meubles de son époque. Les capitons du Second-Empire calfeutrent les tableaux du XVIII^e, mais ne les écartent pas !

N'ayant plus que fort peu de contact avec l'extérieur, privé de ressources, absorbé par les luttes politiques, le Valaisan se referme sur lui-même. Il vivote de ses revenus terriens, et s'il tient les rênes de l'Etat, c'est toujours pour l'honneur. A part quelques exceptions dans la finance régionale, il fait peu d'efforts pour s'orienter vers un travail rémunérateur, s'immiscer aux grandes affaires ou aux entreprises commerciales qui s'implantent dans le pays. Et si, par exception, il s'y hasarde, il y laisse souvent sa fortune, par inexpérience.

Mais le cap du XX^e siècle redonne à ce pays fermé un nouvel essor. La politique stabilisée, l'Etat peut développer ses possibilités naturelles. Le trafic ferroviaire du Simplon, l'assainissement de la vallée du Rhône, créent tout un embryon de grands travaux. Les montagnes elles-mêmes, ces anciennes ennemies, deviennent une source de richesses pour le Valais, qui donne ses maîtres à l'hôtellerie : les Seiler et les Ritz ; et, un peu plus tard, la fée électricité déclenche un mouvement magique.

Les arts s'en ressentent immédiatement. Des peintres valaisans renaissent... Pour ne citer brièvement que les artistes chevauchant sur notre siècle, un *Joseph Morand*, né à Martigny en 1865, donne la pleine mesure de son talent. Dès 1884, il entreprend quatre ans d'études à Munich ; après avoir hésité à se fixer à Paris, il rentre au pays, où il joue un rôle important dans la sauvegarde des monuments historiques et du musée de Valère. Des excellents portraits qui forment le principal de son œuvre ¹²⁷, deux ou trois seulement datent d'avant 1900. Le meilleur de cette époque est certainement celui de M. Maurice de Cocatrix ¹²⁸, en jeune étudiant suisse, brossé en 1895.

Raphy Dallèves (1878-1941) s'attache surtout à décrire, dans un art sobre et fouillé, l'âpreté de la vie montagnarde qui disparaît. ¹²⁹ Il se souvient peut-être de la phrase de Ramuz : « Les civilisations demandent des centaines d'années à se faire, et se défont en quelques instants ». ¹³⁰ Dans sa féconde carrière, Dallèves n'exécute que quatre portraits. ¹³¹

A Brigue, un *Louis Werlen* (1884-1928), marqué par le talent, se laisse dépasser par les soucis et les obligations familiales.

Depuis 1883, Savièse, aux coteaux ombragés, accueille *Ernest Bieler* (1863-1948). Toute une pléiade d'artistes s'y rencontre : Français, Genevois, Vaudois et Neuchâtelois en feront le « Barbizon » valaisan. ¹³² Mais ils laisseront fort peu de portraits. En 1909, l'exposition cantonale de Sion provoque, dans le domaine des beaux-arts, le signe du réveil.

En 1920, « après le coup de gong donné par *Alexandre Cingria* à Finhaut » ¹³³, le Valais entier accueille ou fait éclore de nombreux peintres, qui, aujourd'hui, ont la possibilité de déployer leurs talents. Mais ceci ne rentre plus dans le cadre que nous nous sommes fixé pour cet ouvrage.

Il reste, pour terminer, à nous acquitter d'un agréable devoir : celui de la reconnaissance.

Nos remerciements s'adressent d'abord aux membres de notre comité et à son président, M. Paul de Rivaz. De Conches aux bords du Léman, M. de Rivaz nous a accompagné dans nos recherches et a semé l'enthousiasme pour cette campagne iconographique. Nous sommes redevable à M. Eugène de Courten de son précieux

¹²⁴ André Donnet, Le musée de Valère et la protection des monuments d'art et d'histoire en Valais jusqu'en 1935. Vallesia, tome I, 1946.

¹²⁵ Au Victoria and Albert Museum, Londres.

¹²⁶ Rudolph Kassner, Le livre du souvenir. Education. p. 144, Editions Stock, 1942.

¹²⁷ Exposition rétrospective Joseph Morand, artiste peintre de Martigny, 1865-1932. Casino de Sion, du 28 avril au 22 mai 1934.

¹²⁸ Appartenant à Madame Maurice de Cocatrix, à Vevey.

¹²⁹ Louis Buzzini, Raphy Dallèves, Lausanne. Editions La Concorde, 1941, grand in-4°, 66 planches hors texte.

¹³⁰ Ramuz, Œuvres complètes. H. L. Mermod, Lausanne 1940 vol. 19, p. 149.

¹³¹ Le portrait de sa mère, vers 1910 ; le beau profil de Madame Lucie Rey, vers 1916 ; le portrait du colonel François de Werra, et celui de Mgr Victor Bieler, évêque de Sion.

¹³² Ernest Bieler, sa vie, son œuvre, Madeleine Bieler. Editions à La Louve, Charles Bonnard, Lausanne 1953.

¹³³ André Donnet, Guide Artistique du Valais, Sion. Editions Fipel, 1954, p. XXXVI.

appui dans le domaine de l'histoire de nos régiments au service étranger ; il a bien voulu aussi relire notre manuscrit.

Nous ne saurions passer sous silence les noms de M^{me} Darioli-Ritz, à Thalwil, qui, très aimablement, nous a confié les documents concernant sa famille ; de M. l'abbé Hans-Anton de Roten, parfait connaisseur de l'histoire et de la petite histoire de son pays ; de M. André Donnet, archiviste de l'Etat, qui nous communiqua avec bienveillance ses découvertes touchant notre sujet ; de M. le chanoine Dupont-Lachenal, le distingué président de la Société d'histoire du Valais romand, et de son actif secrétaire, M. Léon Imhoff ; de M. Jean Marclay, qui a bien voulu nous signaler les portraits de la région de Monthey. Nous citons encore M. Grégoire Ghika, archiviste savant et toujours dévoué ; le D^r Walther Perrig, M. Conrad Curiger, architecte à Sierre, et M. le conseiller national M. Kaempfen, pour la Fondation Stockalper, à Brigue.

M. Victor Maerky, directeur commercial de la Maison Roto-Sadag S. A., à Genève, n'a cessé, en ami fidèle du Valais, de faciliter notre tâche, avec l'aide de ses collaborateurs immédiats, MM. M. Thoma, R. Muralti et A. Matotea.

Cette galerie de portraits n'aurait pas été un plaisir des yeux sans l'objectif de M. Oswald Ruppen, qui n'a ménagé ni son temps, ni sa science pour une parfaite reproduction photographique des toiles.

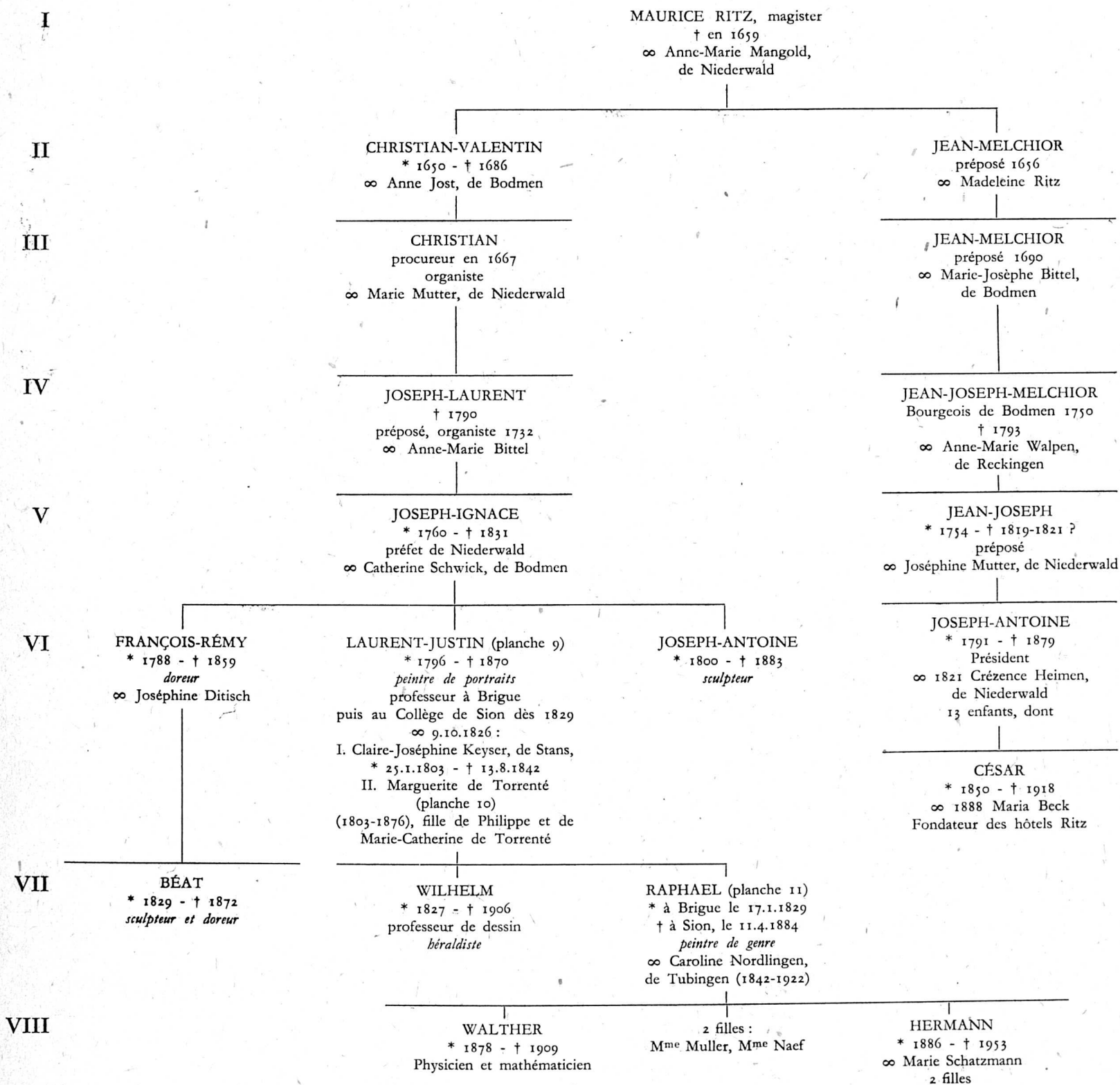
Sans pouvoir les nommer individuellement, nous remercions aussi les propriétaires des portraits ; ils nous ont ouvert leurs demeures et ont bien voulu nous faire confiance en nous laissant décrocher, mesurer, transporter de nombreux tableaux. Enfin, nos sentiments de gratitude vont encore aux souscripteurs de cet ouvrage qui en ont facilité et assuré la publication.

Ce souvenir d'un passé ~~qui a eu ses heures de gloire~~, nous incitera, souhaitons-le, à conserver et à soigner des œuvres qui, en leur qualité de témoignage humain, méritent d'être sauvegardées.

ALBERT DE WOLFF

1. GÉNÉALOGIE des RITZ, de Niederwald, de Selkingen et de Sion

Branche de Niederwald



20 FÉV. 1957

ROTO-SADAG S.A.
11, rue des Flets
GENÈVE

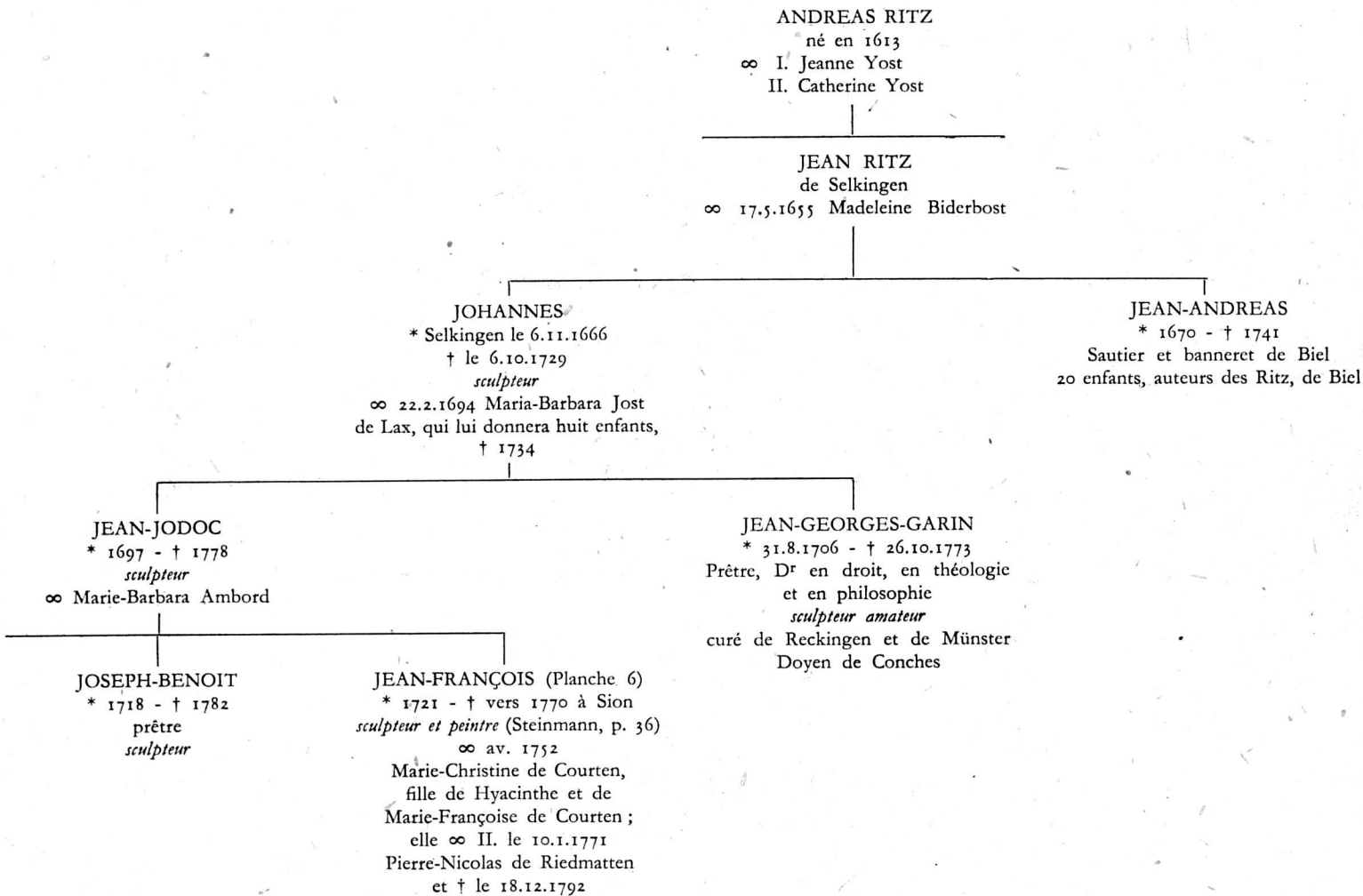
BON A TIRER

Signature :

Nous déclinons toute responsabilité pour les con-
tentions qui ne seraient pas indiquées sur le bon à tirer

Branche de Selkingen

SOURCES : Registres des paroisses — Généalogie de Wilhelm Ritz (1827-1906) à Mme Hermann Ritz à Zurich — Imesch : S K L — J. Lauber : *Die Bildbauer Familie Ritz*, dans « Blätter aus der Walliser Geschichte, III, Band, 4 J, 1905 — Lauber et Wynann : *Die Künstlerfamilie Ritz von Selkingen im Wallis*, dans « Hist. Neujahrsblatt », Altdorf 1914 — Armorial valaisan. — P. Othmar Steinmann : *Der Bildbauer Johann Ritz (1666-1729) von Selkingen und seine Werkstatt*, dans « Vallesia », VII, 1952.



* Naissance
† mort
∞ mariage

2. GÉNÉALOGIE de la famille des peintres KOLLER, à Brigue puis à Sion,

I

GEORGES KOLLER
Originaire de Wislaw (?)
Caissier à Augsbourg

Reçoit le 11.9.1660, du Conseil et du bourgmestre
d'Augsbourg, un certificat de bonnes mœurs pour
lui et sa famille
(AV, Koller, carton 108, copie du 8.8.1721)
∞ Madeleine Herzin

II

MATHIEU, *peintre*

entre, le 4.4.1651, au service du grand Stockalper
(Imesch, SKL), reçu bourgeois de Brigue le 4.1.1653,
puis habitant perpétuel de Sion en 1670

III

ALEXANDRE-JOSEPH, *peintre*
† le 9.12.1712 (SKL).

Son atelier est cité à Sion en 1707 (Chronique du
recteur de Riedmatten)
Reçu patriote valaisan en 1706
∞ Christine-Elisabeth Columbini
* le 8.2.1688

CÉCILE

† à 72 ans, le 3.1.1735, à Sion

IV

JEAN-ÉTIENNE, *peintre*
cité en 1723

∞ Marguerite Ritter (Registres paroisse de Sion)
† avant 1739, « quondam Experti Domini Stephani
Koller, pictoris et incola sed. » (AV 108/2)

V

ÉTIENNE-JACQUES, *peintre*
* à Sion le 26.12.1723

∞ Marie-Catherine Ruby ou Rubin (AV 108/8)
fille du Dr Ruby, de Viège (AV 108/3), elle épouse
en secondes noccs le peintre Joseph Rabiato
(1727-1784), collaborateur de son mari

VI

JACQUES-ARNOLD, *peintre* (planche 5)
* à Sion le 27.9.1757 - † à Sion le 24.2.1807
« Peritus Dominus »
Conseiller municipal

MARIE-CHRISTINE
* à Sion le 11.9.1751

Lieutenant dans les Milices valaisannes
∞ Anne-Marie Euer, fille de Balthazar ; elle épouse
en secondes noccs, le 19.7.1816, François-Maurice
de Torrenté, fils de Maurice et de Catherine
Summermatter

VII

PATIENCE

∞ à Sion, le 21.9.1815, Jean-Nicolas-Félix de
Riedmatten, † 10.7.1827, veuf de Marie-Louise
Bonfantin, qu'il avait épousée le 17.9.1804

MARIE-JOSÉPHINE

* à Martigny-Bourg
∞ en 1823 Alphonse-Jean-François Asselin de
Crèvecœur, fils du baron Jean-François de
Crèvecœur et d'Anne-Françoise d'Ambray

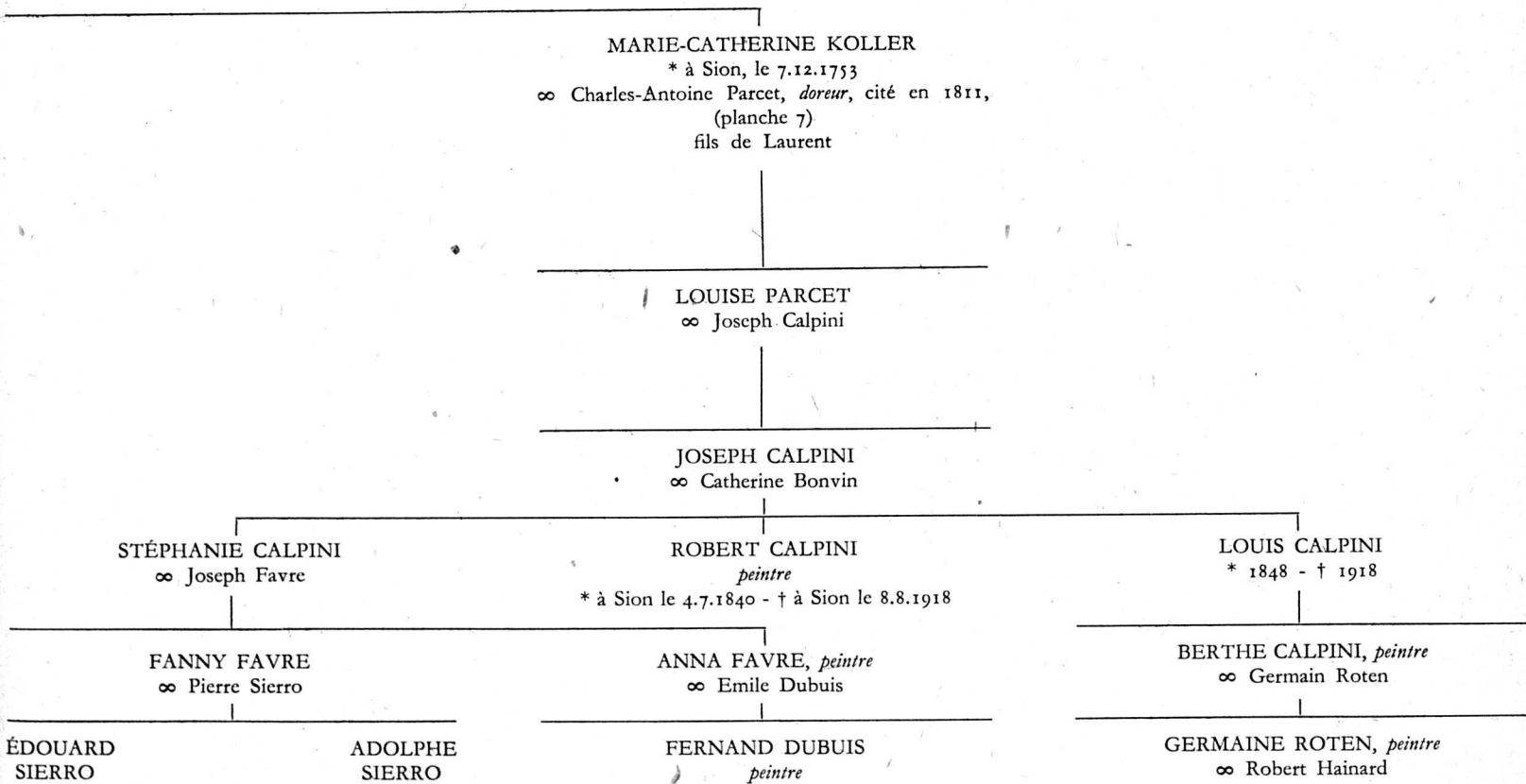
VIII

Cinq enfants morts sans descendance

Stéphanie Asselin de Crèvecœur
∞ à Saint-Maurice, en 1843, Antoine de Riedmatten

et sa parentèle artistique

SOURCES : Registres de la paroisse de Sion — Archives cantonales du Valais (AV) : Famille Koller, carton 108 — Recensement de 1802. — Généalogie Du Grosrier, carton 23 — D^r Adolphe Sierro, Sion : « Une famille valaisanne de peintres » dans : *Revue Médicale de la Suisse Romande*, 1953 (n° 6). — Imesch, S. K. L. — Armorial du Valais — Hans-Anton v. Roten : Chronique du recteur de Riedmatten ; WJB 1952 — P. Arnold : *Kaspar Jodok Stockalper vom Thurm*, Brigue, 2 volumes 1955. Ed. Tscherig.



INDEX DES ARTISTES VALAISANS

<i>Noms</i>	<i>Origine et dates</i>	<i>Biographies succinctes</i>
Vincent BLATTER	D'une famille originaire de Viège, * le 4.10.1843 à Nocera, où son père était officier au service de Naples. † à Paris le 11.3.1911.	Beaux-Arts à Naples de 1860 à 1864. Elève de Mondella. Installé en Suisse en 1865.
Charles BONFANTIN ou Bonfantini	* Sion, d'une famille originaire d'Italie, fils du notaire Ignace Bonfantin et de Cunégonde de Kalbermatten. † Sion en février 1843?	Cité en 1802. Elève de J. Arnold Koller. Cité par Hildebrand Schiner en 1812, p. 30.
Ignace BROCCARD	Originaire d'Ardon.	Jésuite. Peintre de figures. Préfet du Collège de Sion de 1827 à 1830.
Pierre-Joseph BROUCHOUD	Originaire de Bagnes, * au Châble en 1812. S'établit à Saint-Léonard, puis en Amérique. † à Mishicott.	Portraitiste autodidacte.
Joseph-Frederic BROUCHOUD	* 1841. † Dans le séisme de San-Francisco en 1906.	Peintre et décorateur. Travaille en Valais et à Paris, puis émigre en Amérique, où il décore des églises à New-York et à San-Francisco.
Emmanuel CHAPELET	* Monthey 1804; † Monthey.	Exécute de nombreux tableaux d'église dans tout le Valais de 1844 à 1861.
Michel COLLOMBIN	D'une famille d'origine italienne, fixée à Versegères, Bagnes.	Peintre autodidacte. Soldat au 3 ^e régiment suisse de Naples (?) en 1854.
François-Felix CORTEY	* au Châble, Bagnes le 13.4.1760; † à Bagnes, le 30.8.1835.	Soldat au régiment valaisan au service de l'Espagne. Ouvre un atelier à Barcelone.
Michel CORTEY	<i>Frère ?</i> * au Cottérg, Bagnes. Fils de F. Felix.	Peintre autodidacte.
Marguerite CORTEY	Fille de Félix.	Elève de son père.
Angelo de COURTEN	* à Bologne, le 10.1.1848; † à Munich, 1925.	Peintre de l'Ecole de Munich, 1871, auteur de toiles allégoriques et de quelques portraits.
Joseph-Pierre FURRER	* à Burchen, en Haut-Valais; † à Sion ?	Peintre-graveur à Sion, en 1646.
Hilarion GAY	Originaire de Martigny ?	

QUI ONT TRAVAILLÉ JUSQU'EN 1900

Dates de travail en Valais

Atelier à Sion de 1866 à 1870 puis à Lausanne de 1871 à 1888 ;
Dès 1888 à Paris.

Atelier à Sion en 1812.

Eglise du Collège de Sion, vers 1810.

Nombreux portraits folkloriques d'un très grand intérêt.

Quitte le Valais pour Paris où il est professeur de dessin au Collège Stanislas.

Bons portraits, dans tout le milieu du XIX^e siècle.

1844-1872.

Rentre en Valais, il épouse le 7.5.1798
Julienne Besse.

Auteur de tableaux d'églises au Châble 1828,
et à la chapelle de Bruson 1833.

Grave sur cuivre au XVII^e siècle, les portraits
des évêques de Riedmatten, ceux d'Hilde-
brand Jost et de Bartholomé Supersaxo, et
celui du bailli Jean de Roten.

Peint en 1802 un tableau pour la chapelle
de N. D. des Neiges à Ferret.

Portraits - Œuvres

Rares portraits ; entre autres celui de son fils
vers l'âge de 6 ans.

Portrait de Crézence de Stockalper-Burgener
(p. 251) signé et daté, 1814.

Médallions peints sous la voûte et dans les stucs.

Portrait de Marienne Barguerend (Berguerand)
à l'âge de 54 ans, 1862.

Portrait du peintre par lui-même, sans date
(p. 17).
Portrait de Jacques Calpini, 1834 (p. 279).

Portrait posthume du colonel Eugène de
Cocatrix (1820-1863) peint en 1872.

Peint et signe en 1790, le grenadier Besse au
service d'Espagne. Nombreux portraits en
Valais de 1798 à 1830 (pp. 205, 209).

« Antependium 1833. »

Ex-voto, vers 1830.

Portrait de ses fils Carlo et Félix 1883, Max 1897.
Autoportrait inspiré de Boecklin.
Portrait de Léon XIII, 1887.

Il signe « Ios-Peter Furrer » sur la plaque
d'Adrien IV de Riedmatten, élu en 1646
(p. 19).

Propriétaires et références

A M^{me} Antoine Blatter à Paris. —
J. B. Bertrand, *Annales Val.*, 5, 1917.
S. K. L. (*Schweizerisches Künstler Lexikon*),
t. 1, page 142.

Château Stockalper, Brigue.

Eglise du Collège de Sion ;
Dr Jérôme Zimmermann ; *Histoire du Collège de
Sion*, 1914, page 114.

M. M. Henri Fellay, Sion ;
Armorial du Valais, p. 45.

Au Dr Victor de Kalbermatten, à Monthey.

A M^{me} Maurice Gross-Calpini, Martigny.

A M^{me} Eugène de Cocatrix, Saint-Maurice.

Musée de Valère.
J. B. Bertrand, *Annales Valaisannes*, 4, 1918.

Autel de la Compassion, à l'église du Châble.

Chapelle de Bruson, Bagnes.

A la famille de Courten, Munich.

A Carpinetto, maison natale des Cecchi.

Quelques exemplaires dans des familles sédu-
noises, et une série au cabinet des estampes de
la Majorie, à Sion.

André Donnet, *Guide artistique du Valais*,
Editions Fipel, Sion 1954, page 31.

<i>Noms</i>	<i>Origine et dates</i>	<i>Biographies succinctes.</i>
Jean-Peter HEINZ		Peintre et décorateur.
Pierre-Christian ? HOLZER	Ernen	Elève des Koller, à Sion.
Alexandre KOLLER	Fils de Mathieu ; † à Sion, le 9.12.1728.	Travaille avec son père à Sion.
Jacques-Arnold KOLLER	Fils de Jacques-Etienne ; * à Sion, le 27.9.1757 ; † à Sion le 24.2.1807.	Peintre de portraits et d'art religieux.
Jacques-Etienne KOLLER	Fils de Jean-Etienne ; * à Sion le 26.12.1723.	« Pictor et incola sedunensis »
Jean-Etienne KOLLER	Fils d'Alexandre, cité en 1723 ; † avant 1739.	
Mathieu KOLLER	Fils de Georges Koller, caissier à Augsbourg.	Entre le 4.4.1651 au service de Gaspard Stockalper. Reçu bourgeois de Brigue le 4.1.1653, puis habitant de Sion en 1670.
Hans Peter KUOCHEN		Elève d'Alexandre Koller à Sion en 1709.
Christophe-Georges MANNHAFT	Originaire de Bavière ; * en 1647.	Secrétaire du grand Stockalper et peintre.
Joseph MORAND	* à Martigny en 1865 ; † à Martigny le 23.10.1932.	Etudes à l'Ecole des Beaux-Arts de Munich, dès 1884. Paysages et portraits. Membre de la Com- mission cantonale des Monuments historiques et de la Commission fédérale. Conservateur du musée de Valère. 1917-1932.
M. OGGIER	Originaire de Loèche.	Graveur.
Clément PFEFFERLÉ	De Conches ; † à Sion en 1859.	Fils de Jean-Jos. Pfefferlé.
Georges PFEFFERLÉ	D'une famille originaire du Tyrol, installé à Geschinen, Conches.	Peintre de fresques et de figures (?).
Jean-Joseph PFEFFERLÉ	* à Geschinen.	Fils de Georges.
Ignace REINOLD	† à Glarey-sur-Sierre en 1810.	Peintre de tableaux d'église, et portraitiste.

Dates de travail en Valais

Cité comme habitant de Sion le 16.7.1775.

Travaille à Valère en 1765.

Atelier à Sion en 1707-1709 ;
Reçu patriote valaisan en 1706.

Atelier à Sion

Atelier à Sion.

Atelier à Sion.

Travaille à Brigue pour le grand Stockalper,
1651.

A exécuté de nombreux portraits dans tout
le Valais, entre 1897 et 1932 mais deux ou
trois seulement avant 1900.

Demeurant en 1709 à Bon Rencontre à Lyon.
M. Oggier grave, en 1709, la carte du Valais
dédiée par A. Lambien, secrétaire de la
Diète en 1682, à l'évêque, au bailli et aux
députés des sept dizains de la République
du Valais.

Peintre et doreur à Sion.

Disciple et collaborateur de son père, cité
à Niederwald en 1788.

Portraits - Œuvres

« Signe P. C. H. Pinxit 1765 ».

Portrait du peintre par lui-même vers 1790
(p. 5).

Portrait du peintre par lui-même, 1701 (p. 4).
Portrait de Gaspard-Jodoc Stockalper, vers 1670
(p. 93).

Portrait de Maurice de Cocatrix, Martigny 1897.

« Gravé par M. Oggier, demeurant à Bon
Rencontre, à Lyon, 1709. »

Signe en 1803 le tableau de saint Sébastien dans
l'église du Ringacker à Loèche.

Propriétaires et références

S. K. L. Furrer, Gesch. III, B., page 410.

« Antependium » de l'autel latéral droit (famille
de Sepibus), à Valère.

Généalogie des Koller, page 34.

A M. Victor de Werra, Sion.

Généalogie des Koller, page 34.

Imesch : S. K. L. ; Peter Arnold : *Kaspar Jodoc
Stockalper vom Thurm*, I. Band, page 192.

Cité dans la Chronique du Recteur de
Riedmatten, par H. A. de Roten, *Almanach du
Haut-Valais*, W. J. B., 1952, page 49.

Au Château Stockalper, Brigue.
Au Château Stockalper, Brigue.

A M^{me} Maurice de Cocatrix, à Vevey.

Cuivre au Musée de Valère, Sion.
63 × 41,8 cm. Inv. n° 113.

S. K. L. IV, p. 349 ; André Donnet, *Guide
Artistique du Valais*, page 119.

S. K. L. IV, page 349.

S. K. L. IV, page 349.

André Donnet, *Guide Artistique du Valais*,
page 79.

<i>Noms</i>	<i>Origine et dates</i>	<i>Biographies succinctes</i>
? REINOLD, fils	Glarey.	Cité en 1810 à la mort de son père.
Laurent-Justin Ritz	* Niederwald 1796 ; † Sion 1870.	Etudie à Vienne, à Munich vers 1820. Depuis 1826 à Brigue et depuis 1830 à Sion.
Jean-François Ritz	* Selkingen en 1721 ; † à Sion vers 1770.	Sculpteur et peintre.
Raphael Ritz	Fils de Laurent ; * Brigue 17.1.1829 ; † Sion 11.4.1894.	Elève de son père, puis de son oncle Henri Keyser à Stans, et de Paul v. Deschwanden. Depuis 1853 à l'Académie de Dusseldorf.
Augustin STEFFEN l'ainé	Originaire de Fiesch (Conches) ; * 12.4.1709 ; † 16.1.1796.	1775, major de Conches.
Johann I STEFFEN frère du précédent	* 23.6.1700 ; † 1.3.1777.	
Johann II STEFFEN fils d'Augustin	* 1.4.1747 ; † 10.5.1824.	
Emile WUILLOUD	* Monthey 30.6.1822 ; † Morgins 7.9.1889.	Après des études en Savoie il débute par le dessin et le pastel à Besançon en 1846. Architecte, profes- seur de dessin à l'Abbaye de Saint-Maurice.
Christian ZEN HÄUSERN	Originaire de Büchen/Rarogne ; † 21.12.1695.	Peintre cité comme témoin à Kippel en 1692.
Joseph ZEN KLUSEN	Originaire de Brigue.	

Dates de travail en Valais

« Les arts ont fait une perte essentielle dans la personne de M. Reinhold, mais je crois que son fils a à peu près atteint son habileté. »

Atelier à Sion.

Atelier à Sion.

Travaille de 1863 à 1865 en Valais, en 1865 à Dusseldorf, puis rentre définitivement en Valais en 1866.

Cité comme peintre en 1742.

Peintre décorateur et doreur.

Peintre ;
Le curé Arnold le cite en 1838.

Cité en 1694.

Graveur et peintre à Brigue ;
Cité le 22.12.1794.

Portraits – Œuvres

Peintre de portraits et d'art religieux.

Autoportrait à l'âge de 29 ans, en 1750 (p. 6).

Peintre de genre et de paysage. Quelques très rares portraits dont : Emma Zimmermann, née Fumeaux, vers 1875 (p. 309).

Portrait du peintre par lui-même.
Portrait de M^{me} E. de Torrenté, née Wuilloud, vers 1880.

Propriétaires et références

Cité dans la correspondance d'Eugène et Pancrace de Courten, 1810, Dactylogramme, par Eugène de Courten, Sion 1953, page 24.

Nombreux portraits numérotés dans tout le Valais.

Musée de la Majorie, Sion, déposé par la famille de M. Hermann Ritz, à Thalwil.

Au Dr Bernard Zimmermann, Sion.

Koller et Imesch, S. K. L., III, page 234.

S. K. L., III, page 234.

S. K. L., III, page 234.

Collection Mégevand, Genève.
M. Bernard de Lavallaz, à Collombey.

S. K. L., II, page 560 ;
Vallesia 1952, pages 177 et 180.

S. K. L., II, page 560.

INDEX DES ARTISTES SUISSES OU ÉTRANGERS

<i>Noms</i>	<i>Origine et dates</i>	<i>Biographies succinctes</i>
* Le comte de BEAUREGARD	Alexis Costa, comte puis marquis de Beauregard, de l'illustre famille de Savoie.	Peintre dilettante, fit en 1764 un voyage en Suisse, se faisant passer comme portraitiste sous le nom de M. Belpré. Ce n'est en tout cas pas son fils Henri, qui naît en 1752.
* Sebastien BIANCHI	Peintre ? et graveur d'origine italienne.	
Benjamin-Samuel BOLOMEY	* à Lausanne 19.5.1739 ; † à Lausanne 19.12.1819.	Etudes à Paris. Portraitiste en Hollande dès 1763. De retour à Lausanne en 1791.
* Stanislas de BOUFFLERS	Né à Nancy le 31.5.1738 ; † à Paris le 18.1.1815.	Chevalier puis marquis de Boufflers. Officier français écrivain et peintre de portraits amateur.
* Charles BRUN	Soldat français ; † en 1871 en Valais.	Réfugié en Valais dit « le déserteur ».
* Joseph-Ignace BUCHER	Origine d'Unterwald ; * 1763 ; † Regensburg 1.11.1808.	Fils du landamann Melchior Bucher, probablement élève de Wyrsch.
Raphael CAVA	Portraitiste napolitain, du milieu du XIX ^e siècle. D'une famille qui a donné Gaetano, 1696, puis Baldassare 1701 ; membres de la Corporation des peintres de Naples.	
* François-Joseph CHRISTEN	Originaire de Buochs, Unterwald.	Peintre de « l'art naïf ».
* Albert Darier	Portraitiste ; Né à Genève en 1843.	Elève de Charles Gleyre puis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.
* François-Aimé DUMOULIN	Peintre vaudois ; * 1753.	Fait de 1773 à 1782 un voyage aux Antilles, puis ouvre un atelier à Vevey dès 1782.
* Balthasar-Antoine DUNKER	Peintre et graveur suédois ; le 15.1.1746, à Staal ; † le 2.4.1807, à Berne.	Peintre de portraits, de costumes et d'allégories. Thieme-Becker, tome X, page 144.
Johan ENDER		Portraitiste et miniaturiste à Vienne.
Anne-Elisabeth d'ERLACH	* à Berne le 7.1.1856.	Portraitiste, étudie à Dusseldorf en 1884, en Italie en 1890/1891, à Florence et à Rome.
Louise FAUQUET	Louise Saint-Edme, épouse de N. Fauquet ; * à Milan.	Pastelliste. Expose aux Salons de Paris en 1847 et en 1852.

EN RAPPORT AVEC LE VALAIS

* Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des artistes qui ont travaillé en Valais.

Dates de travail par rapport au Valais

S'arrête en octobre 1764 chez le résident de France à Sion.

Graveur pour Gaspard Stockalper à la fin du xvii^e siècle.

Dans son livre vert, Bolomey fait la copie aux trois crayons, de tous les portraits qu'il exécute.

Hôte du résident de France à Sion, en octobre 1764.

Exécute de nombreuses œuvres, art religieux, portraits ? entre 1856 et 1871. **C.F.B**

Signe quelques portraits en Valais en 1788.

Passe en Valais en 1792.

Travaille à Monthey en 1882.

Travaille à Saint Maurice vers 1790.

En Valais ? à la fin du xviii^e siècle.

Portraits - Œuvres

Portrait de la résidente de Chaignon, née de Quartery, 1764 (p. 135).

Gravure de Stockalper, 1669 (p. 18).

Portrait du général de Nuccé, vers 1792.

Pastel du résident de Chaignon, 1764.

Peintures dans la chapelle de Saint-Michel, Haute-Nendaz, 1856.

Portrait de M^{me} de Courten, née du Fay (p. 181).

Portrait du maréchal Eugène de Stockalper, peint à Naples vers 1850.

Portrait du bailli Antoine Augustini, signé au verso, 1792.

Portrait de Amarante Guerraty, née Zumoffen, 1882.

Portrait de Madame de Nuccé à cheval (p. 197).

Allégorie, avec les armes du Valais des Sept Dizains (p. 1).

Portrait de Caroline Aymon, née Schwarzleitner, à Vienne, vers 1825 (p. 268).

Portrait de Pierre et Suzanne de Wolff, enfants, peints à Rome en 1890.

Portrait de Joseph-Hyacinthe Barman, ministre de Suisse à Paris, 1859 (p. 311).

Propriétaires et références

M^{me} A. John-Robert Fierz, née de Riedmatten, à Berne.

Musée de Valère, Sion et au D^r Adrien de Stockalper, à Lucerne.

A M^{me} D^r Maillard, Genève.

A M^{me} John-Robert Fierz, née de Riedmatten, à Berne.

André Donnet, *Guide Artistique du Valais*, page 63.

Aux D^{lles} de Rivaz, Sion.

Au D^r Adrien de Stockalper, à Lucerne.

A M^{me} Cathrein-von Willa, Brigue.

Au D^r Victor de Kalbermatten, Monthey.

A l'Institut de Verolliers, Saint-Maurice.

Musée de la Majorie, Sion.

A M^{me} Eugène de Cocatrix, Saint-Maurice.

A M^{lle} Suzanne de Wolff, Lucerne.

A l'Institut de la Tuilerie, Saint-Maurice.

<i>Noms</i>	<i>Origine et dates</i>	<i>Biographies succinctes</i>
Jean FOUQUET	Peintre à Paris, cité entre 1783 et 1798.	Portraitiste et miniaturiste. Possède un atelier au Louvre en 1793. Travaille avec G. Chrétien.
Frédéric GERHARDT	Portraitiste ; * à Biala en Galicie le 13.9.1828 ; † le 15.12.1921.	Friederich Gerhardt, par Hugo Dietschi dans <i>Revue suisse d'art et d'archéologie</i> , 1949, page 184.
GEREMICCA	Portraitiste napolitain.	
* V. GRASSI	Originaire de Trasquera (Italie) ; † au Simplon en mars 1788.	
* Ulrich HARTMANN	Originaire de Lucerne.	
* Xavier-Antoine HECHT	Originaire de Lucerne ; * à Willisau, 1757 ; † à Vesoul (France) 16.11.1836.	Disciple de Wyrsh, travaille en 1784 à Besançon.
* Mathieu KESSLER	?	
* Mathias KÖGLER	Sculpteur viennois.	Membre de l'Académie de Vienne en 1772.
François J. A. KOTTMANN	François-Jacques-Antoine ; * 10.3.1783 à Schöngau, Lucerne ; † 2.4.1844 à Marseille.	Elève de Moos, à Zoug dès 1799. Travaille depuis 1801 à Paris. En 1808 peintre militaire de l'armée française.
F. LESKI	Peintre polonais.	
* Armand LELEUX	* à Paris 18.6.1818 ; † 1.6.1885.	Elève d'Ingres. Peintre de portraits et de paysages.
* Jean LEMAIRE	* 1597 ? † 1659.	Est-ce «le gros Lemaire» ou un membre de sa famille ?
* Hans LÜDOLFF	Originaire d'Erfurt ; † en 1667 à Sion.	Peintre de tableaux religieux et de portraits. Dessine la vue de Sion pour Mérian.
Maître à l'Œillet de l'Oberland Hans RUNTSCHER ? voir ce nom		
* Maître aux initiales D. L.	???	Fresquiste.
* Maître de l'entourage de Conrad Wirz	???	Fresquiste.

Dates de travail par rapport au Valais

Portraits – Œuvres

Propriétaires et références

	Portraits des Tousard d'Olbec, 1791 (pp. 193 et 195).	Au Dr Stéphane de Kalbermatten, à Bellinzone,
De 1857 à 1859 à Naples où il exécute de nombreux portraits d'officiers suisses et de quelques valaisans.	Portrait du major Jos. de Cocatrix à Naples, 1859. Portrait du colonel Edouard de Wolff, commandé en 1858.	A M ^{me} Eugène de Cocatrix, Saint-Maurice. Ce portrait n'a pas été retrouvé ?
Peint à Naples quelques portraits de Valaisans.	Portrait de Mathilde de Werra, épouse de Théodore de Sepibus, Naples, 1853.	A la famille de M. Charles de Sepibus, Sion.
En Valais en 1788.	?	
Travaille à Valère en 1619.	Verso des volets du triptyque de Jessé, « Le Massacre des Innocents », signés : « V. Hartmann, Lucern. figuravit et pinx. 1619. »	Eglise de Valère, Sion.
Exécute de nombreux portraits en Valais, de 1808 à 1827.	Signe en 1808 les portraits d'Antoine Rion et de son épouse (p. 231).	A M. Cyrille Pitteloud, à Sion,
Travaille à Sion ; Sion vers 1750.	Quittance au banneret François Curten, pour armoiries mortuaires et autres peintures à l'huile.	Archives cantonales, Sion ; A. Supersaxo, Carton 8/F. 3,
Travaille en 1785 à Sierre et à Sion.	Buste du comte A. Pancrace de Courten (p. 25). Reliefs des bourgmestres Barberini (p. 24).	A M. Eugène de Courten, Sion. A M ^{me} Deneriaz-Barberini, Sion,
	Exécute à Paris en 1825 le portrait du grenadier Louis de Courten (p. 267).	Au Dr Henry de Courten, Montana.
A Rome en 1849 où il signe « Leski, polacco depinxit Roma 1849 ».	Travaille à Rome en 1849 où il exécute le portrait de F. Clausen (?) d'Ernen en garde du pape.	A M. Bernard d'Allèves, Genève.
Fait un voyage en Suisse vers 1880.	Portrait de Charles Fama signé : « A l'ami Ch. Fama, A. Leleux ».	A M. Montangero-Fama, La Tour-de-Peilz.
Travaille à Brigue de 1650 à 1657 pour le grand Stockalper.		Peter Arnold : <i>Kaspar Jodok Stockalper vom Thurm</i> , vol. 1, page 192.
Fixé à Sion, dès 1652, cité le 30.6.1657.	Tableaux des autels Saint-Nicolas, 1652, et Charlemagne, 1655, à l'église de Valère, Sion.	Eglise de Valère, Sion.
Travaille pour Georges Supersaxo entre 1519 et 1529.	Deux volets de l'autel Supersaxo dans la chapelle Sainte-Anne, à Glis.	Eglise de Glis.
Décore en 1601 une salle pour la maison de Nicolas Roten de Rarogne.		Maison Roten-Salzgeber, Rarogne.
Travaille à Valère, vers 1456.	Fresque de la Caminata. Fresque Asperlin (?).	Château de Valère, Sion ; Eglise de Valère, Sion.

<i>Noms</i>	<i>Origine et dates</i>	<i>Biographies succinctes</i>
* Pierre MAQUEMBERG	† vers 1466.	Pierre von Maggenberg ou Maquember, reçu bourgeois de Fribourg en 1409.
* MATTEI	Portraitiste d'origine italienne ?	
* H. ? MATUZEWSKY	Peintre et miniaturiste d'origine polonaise.	Cité comme graveur en 1799. (T. B., xxiv, p. 268.)
* Jean-Antoine MILESI ou MILESY	Portraitiste originaire d'Italie.	Cité à Glis, fin du xviii ^e siècle. (S. K. L., iv, p. 313.)
* Cherubino PATA	Peintre d'origine italienne ? Thieme-Becker, t. xxvi, page 290, le dit d'origine suisse ? où il est cité en 1868-1887.	Etudes à Lyon et à Paris. Disciple de Gustave Courbet, qu'il suit à Vevey et à Martigny.
* Joseph-Domenico RABIATO	D'origine italienne ; * 21.6.1727 ; † 1784 à Sion.	Collaborateur des Koller, épouse vers 1764 la veuve de Jacques-Etienne Koller, née Marie Catherine Ruby.
* Joseph RABIATO	Fils du précédent, cité dans le recensement de Sion en 1802.	Peintre ?
* Hans RUNTSCHER		« Pictor, civis Sedunensis 1528. »
* Joseph REINHARDT	* 1749 ; à Horw. † 1829 ; à Lucerne.	Elève de Wyrsh. De 1766 à 1773 à Rome, puis à Lucerne.
* Joseph STOKER	Originaire de Baar, Zoug ; * à Zoug 15.2.1825 ; † à Zoug 18.2.1908.	Portraitiste, élève de Wilhelm Moos, à Zoug, puis à l'Académie de Munich.
TANISCH ou DANISCH	Portraitiste d'origine danoise ?	Peut être le même qui exécute au milieu du xviii ^e s., les portraits de la famille de Hotte-Barois, en Alsace.
* Charles VUILLERMET	* en 1849, à la Grange-Neuve près de Morges ; † à Lausanne 1918.	Elève de Bryner, de Diday, puis à Munich.
* Melchior Wyrsh	* à Buochs, le 21.8.1732 ; † à Buochs, le 9.9.1798.	Elève de Fr.-Antoine Kraus, à Einsiedeln en 1748. Voyage d'Italie en 1753. Ouvre en 1768 un atelier à Besançon, puis en 1784 à Lucerne.
* Daniel ZIEGLER	* à Mulhouse, le 18.10.1716 ; † à Mulhouse, le 26.3.1806.	Travaille à Lucerne en 1742, puis fait les voyages de Rome et Paris.

Dates de travail par rapport au Valais

Travaille à Valère en 1436.

Travaille à Monthey de 1886 à 1892.

Travaille à Sion en août 1806.

Travaille à Sierre en 1779,

à Sion en 1781,

à Estavayer en 1783

et de nouveau plusieurs portraits à Sion en 1787.

Signe deux portraits à Sion en 1887 et un grand paysage, la vallée de Ferpècle, 1887, au Palais du gouvernement, Sion.

Nombreux portraits en Valais de 1759 à 1787.

Cité comme témoin à Sion, le 24.2.1528, A. V. A. Supersaxo 530, et comme témoin dans le testament de Georges Supersaxo, le 15.6.1528.

Peint de 1789 à 1797, 136 portraits de costumes suisses pour J. Rodolphe Meyer, fabricant de soies à Aarau.

Travaille pendant plusieurs années en Valais, de 1881 à 1885, où il fait quelques portraits originaux, mais copie surtout pour l'évêché la galerie des évêques de Sion.

En Valais en 1876.

Fait le voyage du Valais, à Sierre en 1784.

Travaille en Valais entre 1749 et 1750.

Portraits - Œuvres

Fresque du jubé.

Portrait d'Alfred Martin, 1886.

Signe le portrait du bourgmestre Joseph-Alexis Wolff.

Portrait de Marie-Catherine Balet, peinte le 12 juin 1779.

Portrait de J. Jacques Bruttin et de son épouse Catherine Bumann.

Voir Adrien Bovy.

Portrait de Mme Grégoire de Kalbermatten, née de Torrenté.

Portrait du capitaine Henri de Wolff (1852-1887),
Portrait de Léon de Riedmatten (1826-1890).

Portrait d'Angélin de Preux, gouverneur de Saint-Maurice, 1759.

Auteur des volets du triptyque de la chapelle Supersaxo à Glis, 1519 (?).

Peint pour la collection des costumes suisses, le portrait de Barthelemy Baruchet et sa sœur, à Saint-Gingolph (p. 16).

Portraits de la générale de Wolff, née de Riedmatten, 1881 ;
de Léo-Lucien et Hans-Anton v. Roten à Rarogne en 1885.

Portrait du colonel Alexis de Werra, signé au verso, 1765 (p. 153).

Portrait du général Edouard de Wolff, 1876.

Portraits de Eugène et de Pancrace de Courten, enfants, 1784.

Portrait de François-Xavier de Willa, à Loèche, signé et daté au verso 1749.

Propriétaires et références

Eglise de Valère, Sion.
S. K. L. : Maquymber, II, page 322 et Maggenberg IV, page 292.

A M. Paul Martin, à Monthey.

A Mlle Suzanne de Wolff, Lucerne.

A M. Eugène de Courten, Sion.

A Mme F. Contat-de Preux, à Sion.

Nouvelles Etrennes fribourgeoises, 1947/1948, page 10.

A Mme Joseph de Lavallaz, Sion.

A M. Louis de Wolff, Sion.

A M. Jacques de Riedmatten, Sion.

A M. François de Preux, Sierre.

Chapelle Sainte-Anne dans l'église de Glis, Brigue.

Musée historique de Berne,
Jahrbuch 1952 et 53, p. 40.

A M. Louis de Wolff, Sion.

A Mme Henri de Roten, Rarogne.

A M. André de Chastonay, Sierre.

A M. Louis de Wolff, Sion.

A M. Eugène de Courten, Sion.
— Dr Paul Fischer : *Der Maler Johann-Melchior Wyrsch*, Nos 448 et 449

A M. Léon de Willa, Bâle.

SIGNATURES

D. Rabiato Pinxit.
1768

Joseph-Domenico RABIATO (1727-1784)

Exécute quelques tableaux religieux, signés de face. Généralement, il signe au verso des portraits. Ici son nom est mentionné au dos du portrait du chanoine J. Blatter, copié en 1768. Au musée de Valère, Sion. Inventaire n° 1475.

Koller
pinx.

Jacques-Arnold KOLLER (1757-1807)

Signature de face, en bas à gauche, sur la toile *L'Automne*, paysage avec un chasseur, dessus de porte, fin XVIII^e siècle, à M. Louis de Torrenté, Sion (p. 320).

Felix Cortey pinxit

Félix CORTEY (1760-1835)

Rare signature de face, en bas à droite, avec la lettre F en majuscule : portrait du sergent Besse, 1790, au musée de Valère, Sion. Inventaire n° 2438. En général, le peintre signe au verso des toiles, comme ci-contre : portrait de Joseph-Emmanuel Barberini, 1807 (p. 214) au Dr Jacques E. Barberini, Sion.

peint: par Ant: Hecht
1810.

Antoine HECHT (1757-1836)

Hecht a signé en face de rares portraits, en 1808 et 1819. En général ses tableaux sont signés au verso, comme ci-contre : portrait du baron de Werra, 1810 (page 238), à Mme Léon de Werra, Loèche. Parfois les toiles ne sont pas signées.

Peint par
Charles Bonfantini
1814

Charles BONFANTIN (cité en 1802 et 1814)

Nous ne connaissons de ce peintre qu'une seule toile, signée au verso : Charles Bonfantini, 1814 : portrait de Crézence de Stockalper-Burgener, au château Stockalper à Brigue (p. 250).

DES PEINTRES

L. Ritz pinx. 1835

No. 328.

Laurent-Justin RITZ (1796-1870)

Signature toujours au dos des toiles, avec le numéro d'exécution. Avons trouvé jusqu'au n° 517, portrait du bourgmestre Joseph-Alphonse Kuntschen, à M. Pierre Kuntschen, Sion. On trouve parfois le monogramme L.R., mais toujours numéroté.

*Chapelet
pinxit*

Emmanuel CHAPELET (1804-18..)

Signature au verso des portraits, comme ci-contre : portrait du baron François-Xavier de Cocatrix (1789-1862) vers 1860 (p. 312). Appartenant à M^{me} Eugène de Cocatrix, à Saint-Maurice.

*Brouchoud
Pinxit.*

Pierre-Joseph BROUCHOUD (1812-18..)

Signature en général de face, sur les portraits. Ci-contre : portrait de Marienne Barguerend (*sic*) pour Berguerand, à l'âge de 54 ans, en 1862. Appartenant à M. Henri Fellay, Sion.

RRitz

Raphaël RITZ (1829-1894)

Portrait de jeune fille d'Antigorio où la signature est gravée avec le bois du pinceau dans la peinture encore fraîche. Reproduction ci-contre, agrandie au double : musée de la Majorie, Sion. En général la signature de Raphaël Ritz est à l'huile, de couleur ocre rouge, ou sépia.

*Michel Collombin
Pinxit 1872*

Michel COLLOMBIN (cité en 1844 et en 1872)

Signature au verso de la toile du portrait posthume du colonel Eugène de Cocatrix (1820-1863) exécutée en 1872. Appartenant à M^{me} Eugène de Cocatrix, Saint-Maurice.

